

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

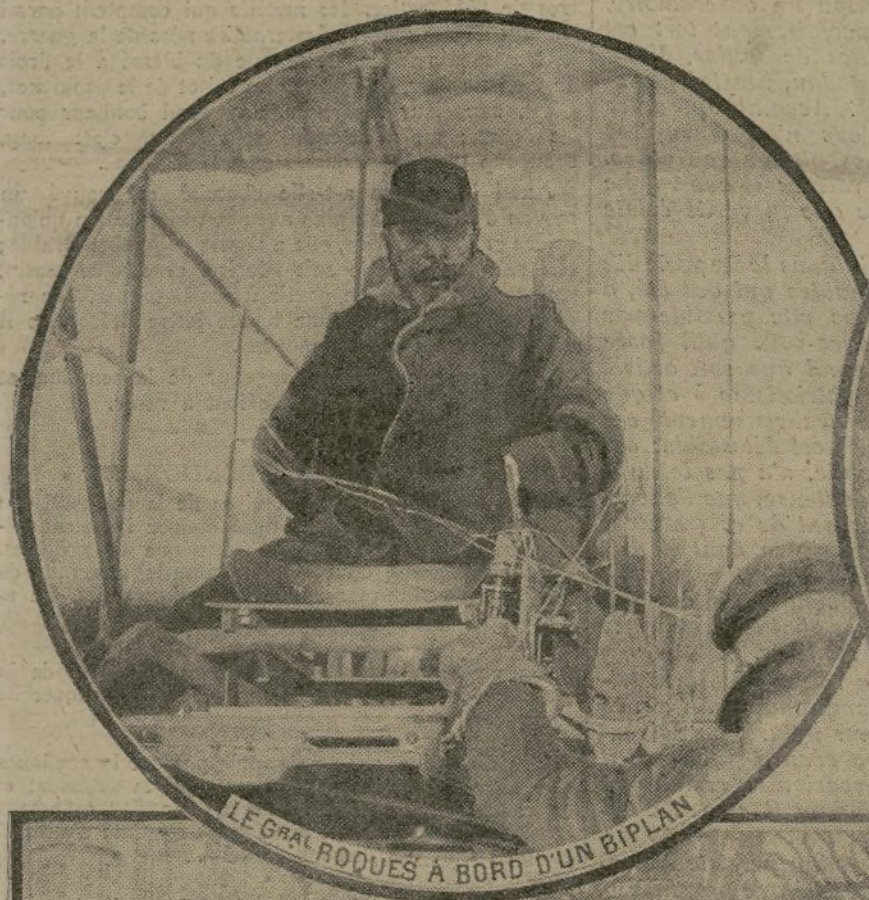
ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

## TROIS INSTANTANÉS DU GÉNÉRAL ROQUES



Le 11 janvier dernier, la grand'croix de la Légion d'honneur était remise par le président de la République à l'éminent chef qui remplace aujourd'hui le général Gallieni au ministère de la Guerre. C'était une étape de gloire dans la vie de ce soldat qui, un an auparavant, avait été appelé au commandement de la 1<sup>re</sup> armée dans le groupe des armées de l'Est. Antérieurement, le général Roques, comme inspecteur permanent de l'aéronautique militaire, avait réorganisé cette arme nouvelle.



# VARIATIONS

Je connais aussi celui-là. Il n'est pas le moins intéressant de ma collection. C'est l'homme aux variations, c'est l'homme aux sautes de vent, c'est l'homme des montagnes russes, c'est l'homme des successives et soudaines métamorphoses. Il y a des optimistes et des pessimistes. On dirait que, de naissance et de complexion, il est l'un et l'autre. Vous l'avez quitté hier plein de confiance, vous le retrouverez ce matin dans une prostration profonde. Vous l'avez quitté ce matin tout habité d'espoirs et de riantes pensées, vous le retrouverez ce soir tout pénétré de tristesse et tout farci de désespérances.

Et toujours il est railleur. Quand il est dans ses belles humeurs, c'est vous qui pour lui n'êtes pas assez confiant. Vous avez le tort de ne pas croire que tout va être fini demain et avec la plus grande facilité. Quand il est dans le noir, c'est vous qui êtes un béat, un niais, un « bien brave homme », comme il dit avec une incisive et rongante amertume, un endormi endormeur, comme il aime aussi à dire, et un pauvre léthargique : « Dormez et endormez, mon ami ; mais pour le second adressez-vous à autres qu'à moi. Vous me connaissez : il y a dix-huit mois que je ne connais pas le sommeil. »

Car il a ceci de particulier qu'il ne s'aperçoit pas de ses variations. Elles sont visibles à tous ; pour lui seul elles ont l'anneau de Gygès. Elles se produisent en lui sans qu'il les sente.

Aussi bien, tout oracle qui tombe de sa bouche, car il est éminemment oraculaire, commence par ces mots : « Comme je l'ai toujours dit... » Victoires, désastres, apothéoses, effondrements, tout est comme il l'a toujours dit. Et en vérité c'est exact, car il a dit les choses les plus opposées, et toujours avec la même conviction et l'affirmation la plus ferme. Il ne se peut guère que ce qui arrive n'ait pas été prédit par lui ; mais aussi ce qui n'arrive pas peut réclamer.

D'où vient cette variabilité ? Des événements eux-mêmes et de leur influence sur lui ? Non sans doute ; car les événements sont beaucoup moins variables que lui et ne changent pas de couleur du soir au matin.

Du désir de contredire si naturel dans le peuple français, même chez les hommes ? Un peu sans doute. Cependant il ne contredit pas toujours. Il lui arrive d'être de votre avis.

Non, la cause de la variabilité de notre homme est un besoin instinctif, un désir inconscient de péripéties. Sans s'en rendre compte, il a besoin de ne pas respirer, il a besoin de cahots, il a besoin d'être jeté du côté gauche sur le côté droit et du côté droit sur le côté gauche. Tout Français est homme de théâtre, tout homme de théâtre aime les péripéties ; tout homme de théâtre en aime les coups. Notre homme, sans y mettre d'intention, sans y mettre la moindre mauvaise et vilaine volonté, a besoin de n'être pas toujours dans le même état d'esprit et dans le même état d'âme.

Il a besoin, comme au théâtre, d'espérer, puis de craindre, de pleurer, puis de sourire, d'être dans l'angoisse, puis dans l'élargissement et l'allègement. Obéissant à ces suggestions intérieures bien plutôt qu'aux impressions extérieures, quoi qu'il y paraisse et quoi qu'il en dise, il change du dedans au dehors ; la couleur de son front vient du fond de son cœur, selon que celui-ci est resserré ou épanoui.

Et de ce besoin où il est de ne pas être ému longtemps de la même façon, il advient que son impression de ce soir est faite de son impression de ce matin retournée et prise à l'envers. Et c'est ainsi qu'on serait très injuste de l'accuser d'inconstance. Au fond, il est constant le mieux du monde, étant parfaitement fidèle à son tempérament.

Voilà peut-être mon homme expliqué ; mais expliquer n'est pas approuver, quoiqu'on s'y trompe. Si vous aimez la péripétie, ne l'aimez point, s'il vous plaît, jusqu'à la créer. Ne vous trémoussez pas pour la faire sortir de votre cerveau. Ne vous agitez pas, de peur de trop agiter les autres. De quoi nous avons besoin, c'est de suite dans les mêmes idées, les mêmes impressions, les mêmes états d'âme et les mêmes desseins.

Emile Faguet.  
de l'Académie française.

# Ce que l'on dit

## En attendant...

L'homme qui a le plus tort est celui qui tient le plus à son opinion. Vous protestez : « Et celui qui a le plus raison ? Et Galilée ? » Justement : Galilée, s'étant prouvé à lui-même que la terre tournait céda officiellement de fort bonne grâce à l'Inquisition, qui ne voulait point qu'elle tournât. Après quoi il se contenta de dire confidentiellement à ces messieurs du Saint-Office : « Ça n'empêche pas qu'elle tourne. » — « Nous le savons aussi bien que vous, répliquèrent les inquisiteurs, seulement ce n'est pas encore le moment de le dire. » Et ils lui donnèrent pour prison un observatoire.

Mais l'homme qui a parfaitement tort est l'homme qui a trois douzaines de mules. Voilà l'exemple de M. Roux-Costadau, illustre parlementaire, et aussi de M. Accambray, autre illustre parlementaire. Vous n'en obtiendrez jamais la philosophique acception de Galilée. Galilée savait qu'il avait raison : il avait donc le temps d'attendre, parce que la vérité éclate toujours. Mais eux !

M. Roux-Costadau a écrit dans le Rappel, dix lignes simplement abominables qui ont été, à ce titre, reproduites le plus vite possible par la presse allemande. Croyez-vous qu'il fasse amende honorable ? Il répond que son article s'inspirait « du plus pur patriotisme » et que les Allemands ont isolé traitreusement ces lignes du contexte. L'excuse est détestable : car un député, un homme public, n'a pas le droit d'écrire même une ligne douteuse, que l'adversaire détachera infailliblement de ce contexte. Quand il le fait, c'est une gaffe dont il doit demander pardon à genoux. Et par surcroît il y a des cas — et c'est le sien — où, contrairement à ce qu'il affirme, ce sont les dix lignes qui changent le sens du contexte.

Quand M. Accambray a voulu faire à la tribune le procès du haut commandement, et lire des documents qui, par leur nature, ne doivent pas être communiqués en séance publique, il a perdu là la plus belle occasion de se taire de toute sa carrière, et cependant il en fut d'autres.

Cependant M. Roux-Costadau persiste à proclamer « qu'il est moins député que prophète », car il ne se mouche pas du pied. Et M. Accambray demeure persuadé qu'il fut héroïque.

Pour les œufs de Pâques, si on leur offrait une muselière ?

Pierre Mille.

Depuis quelque temps, des personnages distribuent dans le Métro — 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes — des prospectus sans adresse d'imprimeur portant en épigraphe un axiome de Maximilien Harden et, pour titre, ceci :

Si Guillaume II mourait l'empereur d'Allemagne serait un enfant de 9 ans. Voilà pourquoi on cache la mort du kronprinz.

Dans le texte, il est affirmé que « Guillaume-Frédéric, kronprinz d'Allemagne, a été tué en France entre le 11 et le 14 septembre 1914 ».

L'attaque contre Verdun, « préparée pendant la fameuse maladie de l'empereur, doit surtout prouver que le kronprinz est toujours vivant ».

Et la conclusion est celle-ci, imprimée en caractères gras : « Français ! répandez à l'infini que le kronprinz est mort... »

C'est signé : La haine française.

Hum ! pas très français ce mot « haine ». Pas très français non plus la tête de mort qu'entoure cette signature, comme marque de fabrique.

Le personnage distributeur a disparu quand on a lu le libelle. Et nous le répétons : pas d'adresse d'imprimeur.

Qui fait cela ? Et quel intérêt ont-ils à propager cette nouvelle de la mort du kronprinz ?...

— Messieurs de la préfecture, veillez...

\*\*\*

M. Accambray, député, qui n'eut pas, hier, une presse excellente, allait et venait, le jour de son « intervention », dans les couloirs de la Chambre où l'on commentait, généralement sans aménité, le discours qu'il venait... d'essayer de prononcer.

Quelques amis lui faisaient observer, au passage, qu'il avait fort malencontreusement dépassé la mesure. Il paraissait étonné du reproche et souriait.

Dans un groupe, alors qu'il passait, des voix s'élevèrent. Là, on était unanime à blâmer l'ex-officier d'artillerie.

- Ce ne sont pas des blagues à faire, disait l'un.
- Vous appelez cela des blagues, dites des...
- Et puis, enfin, les Allemands sont à Noyon.
- Et... à Cambrai !

M. Accambray entendit-il ? Toujours est-il qu'il piqua vers le vestiaire et qu'on ne le revit plus ce jour-là.

\*\*\*

Grièvement blessé il y a quelques mois et resté aveugle, un soldat, aujourd'hui, fait l'apprentissage d'un nouveau métier dans l'un de ces admirables centres de rééducation des mutilés qui comptent parmi les plus nobles œuvres fraternelles nées de la guerre.

Chaque dimanche, la femme du blessé a le droit de venir le voir, de sortir avec lui et de le promener. C'est, dans leur infortune, un grand bonheur pour les époux ; mais, attendre sept jours, c'est long, beaucoup trop long, quand on s'aime bien...

Aussi la femme a-t-elle cherché et trouvé un moyen d'être un peu plus avec son mari. Bien qu'ouvrière et fort occupée, elle a appris l'alphabet Braille ; elle sait le lire, elle sait l'écrire, et chaque matin, maintenant, avant de partir à ses besognes, elle rédige pour son blessé une bonne lettre à laquelle il répond par les mêmes moyens.

Ainsi trompent-ils la longueur de la semaine, et le dimanche paraît-il moins lent à venir.

## REFLEXIONS DE « BONHOMMES »

Si tu guettes au eréneau, n'use de la curiosité que dans la mesure où elle te peut donner l'élément nécessaire à la sauvegarde de ceux que tu protèges. Tout supplément d'information inutile pourrait, de par ta perte, infirmer le but que tu poursuis. Tu es guetteur, tu n'es pas reporter.

\*\*\*

On ne conçoit jamais aussi bien les affaires de la peur que lorsqu'on est certain de ne pas manquer de courage.

\*\*\*

Une discipline, qui ne s'appuie pas sur la confiance et l'affection réciproques de ceux qui la subissent et de ceux qui l'imposent, n'est qu'une dangereuse et trompeuse façade. C'est une femme élégante d'allure... et qui aurait des dessous douteux.

\*\*\*

En général, les femmes parlent des opérations militaires, comme on ferait de l'arithmétique sans connaître la numération. Et comme, au demeurant, leur fièvre patriotique n'est pas moins intense que leur besoin de sentimentalité, il paraît difficile qu'elles accordent leur désir d'une grande offensive avec le déchirement que leur cause une bataille sanglante.

Recueillies par FERNAND SERNADA.

(A suivre.)

Parmi les prisonniers allemands qui sont enfermés à Belle-Isle-en-Mer se trouve un officier supérieur qui manie, agréablement ou non, le pinceau.

C'est son droit et nul ne trouverait à redire qu'il charmât ses heures de captivité en taquinant la palette. Mieux vaut pour nous qu'il remporte en Allemagne ses peintures plutôt que nos pendules.

Seulement, il nous revient que cet officier a obtenu de l'autorité militaire la fourniture d'une boîte de couleurs, de toiles et autres menus objets. Et ici, nous aimerions savoir si vraiment, comme on nous l'a dit, cet achat a été fait aux frais de la princesse, nous voulons dire : de l'Administration.

MM. les Boches ont suffisamment pillé la Belgique et nos départements envahis pour payer eux-mêmes leur peinture.

\*\*\*

Les Américains ne feront peut-être pas encore demain la guerre aux Allemands, mais on ne peut pas leur reprocher de n'envisager point l'hypothèse d'une telle éventualité. C'est ainsi que dans le domaine de l'aviation, ils préparent un aéroplane qui dépassera en importance tous ceux dont nous menacent vainement nos ennemis.

Il s'agit d'un triplan — c'est M. Santos-Dumont qui nous en donne la nouvelle, — un triplan d'une puissance de 1.000 chevaux ! L'appareil est prévu pour emporter un équipage de 30 personnes et l'on estime qu'il fera du 250 kilomètres à l'heure !

Les ailes mesureront 133 pieds de bout en bout et l'aéro aura 68 pieds de long.

Est-ce celui-là qui passera l'Atlantique ?

Le Veilleur.



## Journal d'un neutre

En débarquant à Paris tout à l'heure, et avant même de me rendre à mon hôtel (rue Lafayette!), j'ai acheté ce livre chez un libraire-papetier anglais de la rue de Rivoli.

Je l'ai payé douze francs et demi. C'est cher, mais la marchandise m'a paru de qualité. Le papier n'est pas épargné. Il est réglé. Le format est commode, un peu plus grand que l'ordinaire in-18. La reliure souple, de chagrin vert, a flatté mon œil. On m'a présenté, à choisir, deux types. Sur l'un les mentions de quantités et diverses étaient en français, en anglais sur l'autre. Comme les deux langues me sont également familières, j'ai longtemps hésité. Puis ce combat intérieur a pris fin et j'ai fait l'emplette du *Diary* anglais. Il m'a paru plus convenable, puisque notre maison allemande de commerce m'envoie justement en France, afin d'étudier les voies pour la création d'une filiale anglaise sur territoire suisse.

Maintenant, je suis assis devant mon bureau, j'ouvre le livre et je remplis les blancs des *personal memoranda*.

NAME : Julius Shenzli, représentant.

PRIVATE ADDRESS : hôtel \*\*\*, \*\* rue Lafayette.

BUSINESS ADDRESS : (Je n'ai pas encore, je laisse en blanc.)

TELEGRAPHIC ADDRESS : d°

TELEPHONE NUMBER : d°

WATCH NUMBER...

Vainement j'essaie d'ouvrir ma montre : je devrai me procurer demain un petit instrument à cet effet. Pour éviter une perte de temps plus grande, je laisse en blanc le *watch number*; de même le *bicycle number* et l'*index-mark* de mon *motor-car*, pour la raison que je n'ai encore ni *motor-car* ni *bicycle*; mais ça viendra.

Chaque soir, avant de me mettre au lit, je consignerai dans ce livre mes impressions. Elles seront du plus haut intérêt, vu les circonstances et mon statut personnel.

Outre que je suis représentant de commerce, pour ce motif enclin à chérir les douceurs et les profits de la paix, je suis neutre, mais neutre avec une loyauté, si je peux dire, au delà de toute expression. D'abord, je suis neutre de naissance, étant non seulement Suisse, mais Alémanique de ma mère, Alémanique et Français de mon père, et j'ai même une tante vaudoise. Je suis l'employé d'une maison allemande, et je me considère comme un peu Anglais d'occasion pour le motif exposé ci-dessus (création d'une filiale anglaise nominale sur territoire suisse). J'ai passé les dix-huit premiers mois de la guerre à Berlin, et me voici de l'autre côté pour la suite. Je suis neutre aussi de sentiment, comme on serait patriote. J'ai conscience de ma dignité de neutre. Je plane (et j'en suis fier) au-dessus de la mêlée, tout comme M. Romain Rolland; je pense même que je lui fais le pion.

Il va de soi que je n'ai rien pu noter encore de bien saillant, quoique j'aie une faculté d'observation, pour ainsi dire, instantanée. Malgré mon habitude des voyages, dans une gare, je suis toujours un peu ahuri, et le fiacre me suggère plutôt des réflexions d'ordre personnel. Je remarque (pour m'en tenir au subjectif) que j'éprouve ici un sentiment de sécurité : je ne l'espérais pas. Lorsque j'ai fait viser mon passeport à Berlin, un officier m'a dit, avec cette ironie délicate des Allemands, que les Français ne veulent point reconnaître.

— Vous allez à Paris? Faites diligence, ou nous y serions avant vous.

Il a eu la bonté de m'avertir aussi que cette capitale était en pleine révolution. La neutralité m'oblige de constater deux choses, dont je ne suis pas au surplus fâché : c'est que Paris n'a pas encore établi le régime de la Commune, et que j'y ai devancé les aigles allemandes.

Mon automobile à taximètre a dû faire halte près de dix minutes à la croisée de deux rues, pour laisser défilier un régiment. J'en ai tant vu passer, depuis dix-huit mois, sous les Tilleuls, que j'ai eu la curiosité de regarder celui-ci, dans le dessein de faire la comparaison. Il n'y a pas de comparaison à faire. Quand je vois un régiment prussien, je vois une machine admirable qui est l'armée allemande; quand je vois un régiment français, il me semble que je vois des hommes. Je n'ai pu me défendre de ressentir une assez vive émotion en apercevant sur leurs uniformes, pourtant brossés avec le plus grand soin, les traces d'une belle magnificence. L'attitude de la foule m'a frappé : elle suivait d'un seul élan ce régiment en marche, comme si elle eût été entraînée par lui. Elle n'acclamait point : c'était un grand silence passionné. Puis les musiques jouèrent *Mourir pour la patrie*, et les larmes me vinrent aux yeux (je n'en ai pas honte); je songeais que beaucoup de ces jeunes gens allaient en effet mourir. Je suis neutre, mais je suis humain. Je fis un geste machinal quand l'étendard passa : à l'exemple de toutes les personnes présentes, je retirai ma casquette. Dès que je m'en avisai, je m'empressai de la remettre.

P. C. C.

Abel Hermant.

## LA COLLABORATION DES ALLIES

### Le général Cadorna arrivera lundi à Paris

Les prochaines conférences de Paris et de Rome.

Le général Cadorna, généralissime de l'armée italienne, arrivera lundi prochain à Paris.

Le voyage du commandant en chef des armées



GÉNÉRAL CADORNA

de Victor-Emmanuel III, qui accomplissent avec tant d'opiniâtreté une tâche extrêmement difficile, emprunte aux circonstances actuelles une grande importance. Il marque combien l'entente franco-italienne se fait, chaque jour, plus étroite et plus précise.

Il convient de rappeler que, récemment, à la Chambre italienne, le député Canepa a déclaré que chaque pays allié doit lutter pour tous et que les

préoccupations nationales doivent céder le pas à la direction d'ensemble de la guerre. Ces vues furent approuvées par la grande majorité des députés italiens, et la prochaine visite du général Cadorna à Paris prouve qu'elles répondent entièrement aux intentions du gouvernement de Rome.

LONDRES. — Les *Daily News* croient savoir que sir Lloyd George et probablement aussi sir Edward Grey représenteront l'Angleterre à la Conférence des Alliés, qui se tiendra prochainement à Rome.

A la conférence sur la politique économique des Alliés, qui se tiendra à Paris, l'Angleterre sera représentée par M. Bonar Law. Les résolutions économiques de l'Angleterre comportent une entente entre la métropole et les « Etats coloniaux britanniques »; précisément, en ce moment, M. Hughes, premier ministre d'Australie, est à Londres; il est arrivé par le Canada, où il s'est entretenu avec son collègue, sir Robert Borden. M. Bonar Law n'apportera sans doute pas encore à Paris l'expression définitive des décisions « impériales » de nos voisins, mais il n'est pas douteux que, d'ores et déjà, des conversations importantes ont été préparées, entre les « coloniaux » et lui, l'accord qui sera une préface de celui que les Alliés concluront ensuite.



M. BONAR LAW

## LA BATAILLE DE VERDUN

Cinq attaques contre Vaux repoussées

LE DÉSARROI DE LA TACTIQUE ALLEMANDE

Une fois encore, l'ennemi a changé brusquement d'idée. Son attaque de mercredi contre le Mort-Homme ayant été repoussée avec de lourdes pertes, il a porté tout son effort, la nuit suivante, contre nos positions de Vaux, et n'a pas été plus heureux.

Nous occupons, comme on sait, le village de Vaux, à l'exception de quatre ou cinq maisons situées à l'est de l'église, le plateau qui porte le fort de Vaux, et le coteau qui se ter-



mine au village de Damloup. Ces trois positions se débordent l'une l'autre, du nord au sud, si bien qu'une attaque contre le village passe sous le feu du fort, et une attaque contre le fort sous le feu des bois de Damloup. C'est pour nous déloger de ce dernier point que, tout au début de la bataille, l'ennemi avait essayé de nous tourner par le sud, en suivant la route d'Abancourt à Eix. Il n'y a pas réussi : son attaque a été arrêtée à la station d'Eix, à deux kilomètres et demi en avant du village, et depuis lors il n'a pu faire aucun progrès dans cette direction.

Malgré ces conditions défavorables, les Allemands ont attaqué le village et le fort de Vaux, comptant peut-être sur la brume nocturne pour dissimuler leurs colonnes. Deux assauts ont été lancés, l'un contre le fort, l'autre contre le village. L'ennemi a été décu-

vert; ses soldats, pris sous le feu de nos canons et de nos mitrailleuses, ont jonché de leurs cadavres le ravin de la route et les pentes du plateau. Une dernière attaque a été tentée, à la faveur d'un chemin creux qui paraissait offrir un abri aux assaillants; mais notre vigilance n'a pas été mise en défaut, et nul n'a pu franchir vivant le barrage implacable de notre artillerie. La leçon a été si cruelle que l'ennemi, occupé à réparer tant bien que mal ses pertes, a laissé passer la journée suivante sans donner signe de vie.

La tactique de l'ennemi semble devenir de plus en plus incohérente. Ses attaques, qui se succèdent sans liaison, trahissent tout au plus l'espoir puéril et toujours déçu de nous surprendre sur un point mal gardé de notre ligne. Ce ne sont que coups de force assésés de côté et d'autre, sans aucune tentative de combinaison ni de manœuvre. Ce désordre signifie sans doute que l'ennemi a été pris au dépourvu. Il avait son plan, qui comportait la rupture de nos lignes et la ruée par la brèche.

Ce plan ayant été déjoué, il est fort en peine d'en trouver un autre, parce que l'Allemand a toujours été des plus médiocres dans l'improvisation. Il sait apprendre, mais ne sait pas inventer. De là son embarras, son dépit, sa fureur, et ces assauts décousus l'un après l'autre se brisant dans le sang et la terre.

Ce sont là des symptômes qui nous font présager un avenir plus favorable encore pour nous que le présent.

Jean Villars.

## AUTOUR DE LA BATAILLE

L'offensive allemande se poursuit sous Verdun, mais perd de son intensité, de son mordant. Il y a fatigue chez l'assaillant. Peut-on dire qu'il y ait découragement?

Pour la première fois depuis le début de la lutte homérique engagée devant Verdun, déclare le *Daily Mail*, l'état-major français commence à se demander si les pauses répétées dans la bataille ne trahissent pas une modification des plans ennemis.



ou peut-être l'abandon de l'entreprise contre Verdun, considérée comme trop coûteuse.

Un correspondant de l'agence Havas fait le récit suivant :

« Nos troupes continuent à tenir partout tête à l'ennemi, lui infligeant des pertes qui déjà, d'après des renseignements de source sûre, émanent d'une ville du Rhin, font dire à des blessés allemands : « On nous a conduits à la boucherie : c'a été un vrai massacre. »

« Ce renseignement date de six jours : que diraient les blessés allemands qui, par milliers, sont enlevés de devant Vaux-les-Damloup et Eix ? Là, notre artillerie, maintenant établie sur d'excellentes positions, écrase sous son tir les bataillons jetés à l'assaut. Parfois des compagnies parviennent jusqu'aux villages, mais pour y être décimées par nos mitrailleuses et achevées par nos baïonnettes, tel, entre autres, le sort de la 13<sup>e</sup> compagnie du 19<sup>e</sup> de réserve. L'événement a été conté devant moi par un des rares survivants de ses 150 hommes.

« Dans la matinée du 9 mars, sur l'annonce que Vaux était tombé aux mains des Allemands, la 13<sup>e</sup> compagnie se dirige vers le village, ayant officiers en tête, l'arme au bras, sans se faire précéder de patrouilles : il ne manquait que des fifres !

« On la laisse approcher, pénétrer jusqu'aux premières maisons ; mais, soudain, en dévalant la grand-rue, deux mitrailleuses françaises se dévoilent. En une minute, la moitié de la compagnie est jetée par terre avec ses officiers. Epouvantés, les Allemands se jettent dans les granges et les caves voisines ; nos soldats s'y précipitent et attaquent ces gaillards à la baïonnette et dans plusieurs caves, à la grenade. Il semble bien qu'il ne soit resté de vivant que les cinq misérables prisonniers que j'ai vu interroger, encore tout tremblants de la peur qu'ils ont éprouvée.

« Le moral des hommes interrogés depuis huit jours est beaucoup plus bas que celui des prisonniers de la première semaine. D'ailleurs, certains continuent à désertir. Le 9 mars, tout un poste d'écoute, placé par un officier à proximité de nos tranchées, près de l'étang de Moranville, attend tranquillement le départ de son chef et se rend aussitôt dans nos lignes. Queques heures après, une patrouille allemande venant visiter le petit poste nous y trouve installés et est ainsi cueillie.

« Je consulte les interrogatoires : c'est la même note chez tous les prisonniers, ceux de Douaumont, de Vaux, d'Eix, des Corbeaux : « Camarades tous écrasés par l'artillerie française (un seul de nos obus a tué, près de Moranville, 10 hommes et blessé 20), compagnies décimées par les mitrailleuses françaises, fuyant en déroute devant les baïonnettes et les grenades... » et l'expression des visages donne une saveur de plus à cet aveu ; cette expression reste terrifiée. »

## UN COUP DE MAIN

Dans le communiqué du 9 mars, on pouvait lire cette simple ligne : « En Lorraine, un coup de main à l'ouest du bois Le Prêtre nous a permis de faire une vingtaine de prisonniers. »

Si l'attention est aujourd'hui accaparée par la bataille de Verdun, il est cependant intéressant de savoir au prix de quelle audace et de quelle présence d'esprit un tel coup de main peut réussir. En voici le récit, recueilli de la bouche même de l'un de ceux qui ont pris part à l'affaire et qui y fut légèrement blessé :

La nuit était noire comme de l'encre, une de ces nuits épaisses où il est impossible de découvrir un point de repère. La difficulté était de se diriger sur la tranchée ennemie au sortir de la nôtre. Une fois les échelles franchies, nous voilà dans une mer de ténèbres.

Nous étions une section conduite par le capitaine qui avait voulu diriger en personne l'opération et par l'adjudant qui marchait en tête. Les cinquante ou soixante mètres qui nous séparaient de la tranchée allemande nous parurent terriblement longs : il fallait s'ouvrir un chemin à travers les chevaux de frise, les oursins, les saute-velles et nous trébuchions à chaque instant dans les trous d'obus de ce terrain bouleversé. Nous avions hâte d'arriver chez l'ennemi et de le surprendre : sa surprise, à l'avance, nous réjouissait et nous donnait chaud au cœur. Pas un instant, nous ne perdîmes la direction.

Enfin, nous arrivons, mais l'entrée de la tranchée était démolie et des Boches travaillaient à la reconstruire. Ils s'enfuyaient en nous entendant, mais donnaient l'alarme au guetteur le plus proche qui commença à nous lancer des grenades en criant. Nous étions découverts : c'était le combat.

Nous sautons chez l'ennemi et notre petite troupe se divise en trois sections : deux qui s'enfoncent de chaque côté dans les boyaux pour occuper le terrain, la troisième demeurant au milieu pour chercher et vider les abris. La tranchée se continuait en tunnel : par les créneaux des sentinelles tiraient. L'un de nous ayant pu se pencher par une lucarne, entend des voix qui venaient de dessous terre. L'abri devait être là ; il s'agissait d'en trouver les deux issues. Nous explorons et nous les trouvons à une distance de 16 à 18 mètres l'une de l'autre. C'était donc un vaste abri pouvant contenir une trentaine d'hommes, assez pour nous rendre la situation difficile s'ils parvenaient à sortir. Et quelle profondeur

De mon côté, avec ma petite lampe électrique, j'ai compté vingt-deux marches. Tout au fond, je voyais, aux lueurs rapides que je donnais, les figures épouvantées des Boches. Cependant, ils ne se décidaient pas à se rendre. Nous leur criions : « Dehors ! » Vont-ils essayer de sortir par l'autre issue et nos camarades auront-ils à subir leur choc ?

Nous nous décidons à employer un autre argument : on lance une grenade dans l'abri par l'une des issues, et aussitôt les Boches se précipitent vers l'autre sortie, celle que je gardais, en criant : « Kamerad ! » et défilent devant nous avec des : « Pardon, messieurs » obséquieux et complaisants. Les trois guetteurs qui luttaient encore aux créneaux et qui nous avaient fait du mal suivirent leur exemple et se rendirent les derniers.

Notre coup avait réussi, mais il fallait revenir. Un tir de barrage de l'artillerie ennemie pouvait être déclenché et nous couper le chemin du retour. La moindre erreur de direction dans une nuit aussi sombre pouvait nous ramener chez les Boches, car le front n'est pas régulier et fait des saillants et des rentrants. Nous avions cette troupe d'une vingtaine de prisonniers à garder dans l'obscurité et en outre deux morts et trois ou quatre blessés à ramener dans nos lignes. L'entreprise n'était pas aisée.

Un coup de langue du clairon qui nous accompagnait rassemble notre petite troupe, et, pendant que nos sapeurs font sauter l'abri, le cortège se met en marche, accompagné d'une pluie de grenades à fusil qui tombent tout autour de nous. Pour le transport des blessés et des morts, nous utilisons les prisonniers qui avaient un brancardier parmi eux. Le retour nous paraît moins long que l'aller. Nous étions contents et pleins de confiance.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 17 Mars (593<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — A l'ouest de la Meuse, le bombardement s'est ralenti au cours de la nuit dans la région de Béthincourt-Cumières. Après l'échec sanglant de l'attaque d'hier, l'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives sur le « Mort-Homme ».

A l'est de la Meuse, une recrudescence du bombardement a été suivie, à partir de vingt heures, d'une série d'actions offensives très violentes menées contre nos positions du village et du fort de Vaux. Cinq attaques successives, à gros effectifs, ont été lancées par les Allemands dans cette région sans aucun succès : deux sur le village, deux autres sur les pentes de la croupe qui surmonte le fort, enfin une dernière qui a essayé de déboucher d'un chemin creux au sud-est du village de Vaux. Toutes ces attaques, brisées par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses, ont coûté à l'ennemi des sacrifices importants.

En Woëvre, aucun événement à signaler en dehors d'une canonnade réciproque dans tout le secteur.

A l'ouest de Pont-à-Mousson, un coup de main exécuté sur un saillant de la ligne adverse, au bois de Mort-Mare, nous a permis de ramener des prisonniers et de faire subir quelques pertes à l'ennemi.

Nuit calme sur le reste du front.

**VINGT-TROIS HEURES.** — Au nord de l'Aisne une attaque ennemie dirigée sur un de nos petits postes au sud-est du bois des Buttes, a été repoussée après un combat à la grenade. Vives actions de notre artillerie dans la région de la Ville-aux-Bois et du plateau de Craonne.

En Argonne, nos batteries ont continué à battre les voies de communications de l'ennemi en arrière du front.

Dans la région au nord de Verdun, aucune action d'infanterie au cours de la journée. Le bombardement a été intermittent à l'ouest de la Meuse et en Woëvre, plus intense sur la rive droite dans la région de Douaumont-Damloup. Notre artillerie a contrebalancé vigoureusement les batteries ennemies et a détruit un important dépôt de munitions à Champneuville.

Aucun événement à signaler sur le reste du front en dehors de la canonnade habituelle.

## De M. H. G. Wells à M. Romain Rolland

« ... irritante par sa suffisance,  
irritante par son inefficacité. »

L'attitude de M. Romain Rolland, qui prétend rester « au-dessus de la mêlée », comme l'indique le titre de son dernier volume, a été sévèrement critiquée par les écrivains français et il ne semble pas qu'elle trouve en Angleterre des juges plus indulgents.

Dans le *Daily Chronicle*, H. G. Wells, l'écrivain bien connu et l'auteur de ce livre récent *La Guerre qui tuera la Guerre*, lui adresse une lettre ouverte sous ce titre : « La Lamentation d'un pacifiste ». Tout en rendant hommage au talent de M. Romain Rolland, Wells se déclare intrigué par la lecture de son livre *Au-dessus de la Mêlée* qu'il vient de lire dans la traduction an-



WELLS

glaise. L'auteur lui semble mêler à une thèse générale des griefs personnels. Quels sont ces griefs ? Il n'importe. M. Wells estime qu'il y a aujourd'hui des milliers de gens qui souffrent de blessures autrement graves :

« Non, mon cher Rolland, conclut-il, personne ne vous hait, mais un grand nombre de gens qui luttent en bas dans la mêlée sont convaincus que ce sera seulement par la souffrance, l'agonie, les sacrifices qu'on arrivera à une solution des problèmes posés par ce cataclysme. Cela prouve que votre attitude là-haut, au-dessus des nuages de la Suisse, est irritante par sa suffisance, irritante par son inefficacité. »

## Le prince de Serbie est acclamé en Italie

Le peuple de Rome a fait jeudi un accueil chaleureux au prince héritier de Serbie.

Depuis la gare jusqu'au Quirinal, une foule innombrable a acclamé avec un enthousiasme aussi sincère que spontané le jeune prince, que les trois guerres balkaniques ont rendu populaire dans l'Europe entière. Les manifestations de la foule s'adressaient au soldat héroïque, qui partage depuis quatre années tous les périls de son armée, mais aussi au peuple vaillant dont la provisoire infortune n'a fait qu'exalter le courage.

Hier matin, le prince Alexandre a été reçu en audience particulière par MM. Salandra et Sonnino.

L'Italie, affirme l'*Idea Nazionale*, a toujours été animée d'une sincère sympathie envers la Serbie, et elle l'a prouvé en accomplissant le sauvetage de l'armée serbe et en la transportant à Corfou.

Selon le *Corriere d'Italia*, le prince Alexandre, par son expérience des Balkans, sera un collaborateur précieux pour les Alliés au jour de la revanche.

« Le peuple, entraîné par l'enthousiasme et par la spontanéité de ses sentiments, dit la *Tribuna*, ne savait pas qu'il accomplissait en même temps une grande manifestation politique. Le prince doit voir dans la spontanéité de la grande manifestation la volonté inébranlable de toute l'Italie d'aider à la résurrection de la Serbie. »

Après son séjour à Rome, le prince Alexandre se rendra sur le front italien en compagnie de M. Pachitch. Il arrivera à Paris dans le courant de la semaine prochaine.

## POUR TOUS

VITTEL-GRANDE SOURCE est à la fois une eau de table parfaite dont l'usage est recommandé à tous, et l'eau de régime par excellence ordonnée à ceux qui souffrent de goutte, gravelle, arthritisme, artério-sclérose, rhumatisme goutteux sous toutes ses formes.



LA RENTREE DU REICHSTAG

## Les désenchantés

Le Reichstag est visiblement très embarrassé; ni sur les nouveaux impôts, ni sur la guerre sous-marine — les deux graves questions à l'ordre du jour — il n'a encore d'idée arrêtée; le gouvernement lui-même est incertain sur ce qu'il doit faire. La discussion budgétaire n'est pas abordée franchement, mais de biais, par une procédure inusitée et qui a quelque chose d'inquiet.

Après une séance de pure forme, dont nous avons déjà parlé, celle du 15 mars, M. Helfferich a prononcé, le 16, un discours après lequel la deuxième séance a été aussitôt levée; avant la prochaine séance publique, fixée au 22 avril, les commissions se réuniront pour préparer cette rencontre au grand jour de la tribune, qui n'est impatiemment attendue par personne. La commission du budget, pour ces études préliminaires, est transformée en commission spéciale par la suppression de huit de ses membres. On ne nous dit pas qui sont les huit victimes, mais il y a lieu de penser qu'elles ne furent pas choisies parmi les amis de cœur du gouvernement.

La seule manifestation publique dont nous puissions parler jusqu'ici est le discours de M. Helfferich, un exposé des motifs pour les nouveaux impôts, gages nécessaires des emprunts de guerre. En aucun des pays belligérants la tâche d'un ministre des Finances n'est facile, mais M. Helfferich semble avoir voulu plaider sa propre cause surtout, en affirmant que la situation des ennemis de l'Allemagne est moins favorable que celle des Allemands eux-mêmes. Il compte que ses concitoyens « contribueront par leur concours financier à la victoire des héroïques soldats qui font reculer les Français devant Verdun »; mais il ne leur communique, sur les finances, que des généralités sans intérêt.

Les contribuables allemands trouveront dans ce discours des encouragements peu décisifs : le système fiscal de l'Angleterre pendant la guerre ne vaut pas celui de l'Allemagne; celui de l'Italie est pire encore. Que leur importe? Quant à la France, le peuple allemand n'aperçoit pas contre elle des gains bien rapides sur le front de Verdun; il entend plutôt parler de gros efforts encore nécessaires et de résistance infatigable. Non, les arguments de M. Helfferich ne sont pas ceux d'un homme très rassuré; il n'est question, aujourd'hui, que « de conserver à l'empire son existence et sa place dans le monde »; ce n'est plus le programme de la ruée *nach Paris* en août 1914?

Dans les milieux d'affaires allemands, on n'est pas moins préoccupé; c'est là, plus qu'au Reichstag, plus surtout que dans la rue, qu'il faut noter les indications du baromètre politique. Or, il est sûr que les grands ports, Brême et Hambourg, sont très touchés. S'il faut en croire des nouvelles arrivant par la Suisse et que, pour notre part, nous estimons sérieuses, une faillite formidable menacerait toutes les institutions économiques de ces grandes villes; ce seraient leurs magnats — dont nul n'ignore l'influence sur le kaiser — qui auraient décidé le coup risqué de l'offensive sur Verdun, et qui, demain peut-être, joueraient un va-tout ailleurs, sur le front de Champagne ou des Flandres — si ce n'est dans la mer du Nord.

La conservatrice *Gazette de la Croix*, qui prend ses inspirations auprès des puissants de l'industrie et de la finance, invite aujourd'hui le gouvernement à ménager ses relations avec l'Amérique, parce que « pour continuer la lutte pour l'existence, il ne faut pas laisser le hasard provoquer une rupture ». Pourquoi cette modération, alors que, tout récemment encore, la *Gazette* poussait aux plus extrêmes violences de la guerre sous-marine?

Il serait imprudent et quelque peu puéril de tirer des conclusions trop formelles de ce que nous sentons, en ce moment, des hésitations chez nos ennemis; nous devons cependant constater ces faits, sans nous en exagérer l'importance immédiate, mais avec la conviction qu'une politique résolue et cohérente des alliés aggravera certainement le malaise dont nous apercevons les symptômes précurseurs.

Louis Bacqué.

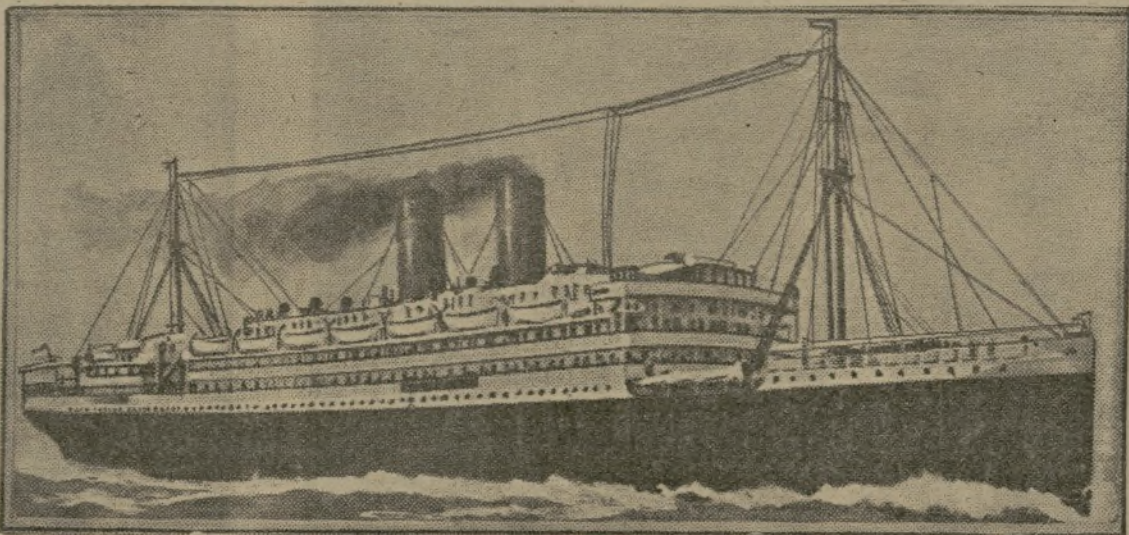
## L'Autriche s'inquiète de la situation en Allemagne

ZURICH. — Sous le titre : « Que se passe-t-il en Allemagne? », l'*Arbeiter Zeitung*, de Vienne, ne cache pas son inquiétude au sujet de la situation intérieure de l'empire.

Le parti représenté par la *Deutsche Tageszeitung*, la *Gazette de la Croix*, la *Taegliche Rundschau*, la *Gazette Populaire de Cologne*, fait une campagne contre le chancelier Bethmann-Hollweg pour qu'il se décide en faveur d'une guerre sous-marine à outrance ainsi que pour une guerre d'annexion, ou qu'il démissionne. L'*Arbeiter* fait appel aux social-démocrates à l'effet de combattre cette campagne, en ajoutant que l'affaire de l'amiral von Tirpitz donne à réfléchir.

# Le naufrage de la *Tubantia*

Le navire a bien été torpillé.



La « Tubantia »

Nous avons annoncé hier, en Dernière Heure, le naufrage du *Tubantia*, grand paquebot du Lloyd Royal Hollandais, qui venait de quitter Amsterdam à destination de Buenos-Aires, et sauta dans la mer du Nord, à peu de distance du bateau-feu de Noordhinder. Les premières nouvelles, forcément confuses, laissaient planer un certain mystère sur les circonstances de ce sinistre et sur ses conséquences exactes qui se trouvent éclaircies d'un jour singulier par les télégrammes que nous recevons aujourd'hui.

### Les passagers

On télégraphie d'Amsterdam :

« Le *Tubantia*, qui vient de couler, était un des plus beaux transatlantiques hollandais; il était assuré pour quatre millions de florins, soit un demi-million de moins qu'il n'avait coûté. Il transportait la malle hollandaise, une cargaison de 700 tonnes, composée principalement de pièces d'étoffe. Il avait à bord 87 passagers, dont 2 Argentins, 19 Allemands, 7 Brésiliens, 1 Uruguayen, 6 Boliviens, 22 Hollandais, 1 Norvégien, 2 Danois, 5 Suisses, 6 Espagnols, 1 Anglais, 1 Chilien, 2 Autrichiens, 1 Russe, 5 Belges, 1 Suédois et 2 personnes de nationalité non déclarée. Parmi les passagers se trouvaient également M. et Mme Schilling et leur fille qui pourraient être Américains, car M. Schilling appartient au service consulaire des Etats-Unis.

« On cite le ministre de Bolivie à Berlin et quatre membres de sa famille, le consul de l'Uruguay à Amsterdam et le consul d'Espagne. »

### Il y aurait des victimes

On avait pu espérer, tout d'abord, que cette catastrophe maritime n'avait causé que des dégâts purement matériels. Deux nouvelles dépêches, parvenues dans l'après-midi d'hier, font, hélas! craindre qu'il n'y ait des pertes de vies humaines :

AMSTERDAM. — Un matelot du *Tubantia*, débarqué à Flessingue, déclare que le navire a été atteint par le milieu, dans une obscurité complète et par mer houleuse.

La détonation fut très forte et plusieurs des canots placés sur le pont furent brisés par le choc.

Quelques naufragés, après avoir erré pendant cinq heures dans le brouillard, arrivèrent au bateau-phare de Noordhinder et de là furent ramenés à terre par des torpilleurs.

On craint qu'il n'y ait quelques victimes.

LA HAYE. — Suivant des informations reçues au ministère de la Marine, 377 personnes échappées au naufrage du *Tubantia* auraient été débarquées en Hollande.

Bien que les listes de la compagnie donnent le chiffre de 388 personnes à bord, on espère qu'elles sont erronées.

Un remorqueur a débarqué, à Flessingue, 22 naufragés, parmi lesquels certains prétendent qu'il y aurait deux ou trois noyés.

Les autres disent qu'un ou deux canots auraient chaviré. On attend un canot de sauvetage avec d'autres naufragés. La cargaison et le courrier sont totalement perdus.

Plusieurs naufragés racontent avoir vu des projecteurs sans pouvoir dire exactement dans quelle direction.

### Le navire aurait été torpillé

Le *Daily Mail* publie, de source hollandaise, la dépêche suivante :

Un matelot du *Tubantia*, qui était de garde, a vu une torpille s'approcher du paquebot; elle a frappé le navire par le milieu, à environ trois mètres sous la ligne de flottaison, provoquant une

violente explosion et ouvrant une brèche énorme où la mer s'engouffra.

Les circonstances du torpillage sont telles qu'à l'heure où il s'est produit et dans cette partie de la mer du Nord il était impossible que le navire rencontré fût un autre que le *Tubantia*, qui portait d'ailleurs des marques non équivoques de sa nationalité. Une erreur était donc impossible et la préméditation semble nettement établie.

Cette opinion est reflétée par le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, qui compare von Tirpitz et von Cappel à don Quichotte, mais ajoute :

Don Quichotte attaquant les moutons le faisait en plein jour, les Allemands, au contraire, chahotaient la nuit.

Le journal ajoute :

Peu importe que le navire ait coulé par suite d'une mine ou par suite d'un torpillage; il n'y a qu'une différence, c'est celle qui existe dans le code pénal entre l'intention et l'intention conditionnelle.

Nous ne trouvons pas de mots pour qualifier ce crime. Aucune excuse ne peut être acceptable. Si l'on vient prétendre que le commandant du sous-marin a commis une erreur, notre gouvernement doit exiger que la marine allemande adopte enfin une conduite qui empêche le retour de pareilles erreurs.

Nous recevons, d'autre part, le télégramme suivant :

LA HAYE. — Le ministre de la Marine déclare que les dépositions sous serment du premier et du quatrième officiers et de l'homme de quart ont démontré que le *Tubantia* a été coulé par une torpille, car le sillage produit par cet engin a été clairement aperçu par ces derniers.

Lorsque le sillage arriva vers le bâtiment, une explosion suivit : le *Tubantia* avait été touché.

### L'émotion aux Etats-Unis

LONDRES. — On mande de Washington au *Daily News* :

Les autorités américaines, en apprenant la nouvelle que le *Tubantia* avait été coulé ont éprouvé le sentiment que les Allemands venaient de commettre un nouveau crime. Le département des Affaires étrangères considère la situation comme si sérieuse qu'on y observe une réserve absolue.

### Où en sont les relations au-tro-portugaises?

LISBONNE. — Le ministre d'Autriche-Hongrie à Lisbonne a quitté hier soir son poste sans faire aucune déclaration de belligérance.

On estime à Vienne que la rupture des relations diplomatiques avec le Portugal est un acte naturel inspiré par l'alliance allemande. Un ennemi de l'Allemagne ne saurait être ami de l'Autriche, mais le journal n'attend pas d'autre décision contre le Portugal, qui n'a pas violé les traités avec l'Autriche.

Il est douteux que le Portugal supporte longtemps cette situation ambiguë; jeudi dernier, le Parlement a voté, par acclamations, une motion enthousiaste en l'honneur des nations alliées.

VOIR AUJOURD'HUI  
nos dépêches de

**DERNIÈRE HEURE**  
en page 7



## Sir Douglas Haig, à Paris



Le successeur du maréchal French, le général Douglas Haig (X), commandant en chef les troupes britanniques sur le front occidental, est passé récemment à Paris, après avoir assisté à la nouvelle réunion du conseil de guerre des Alliés, au grand quartier général français.

Phot. Henri Manuel.

## Un hommage au grand Edison



Au jour de son 69<sup>e</sup> anniversaire, Thomas A. Edison a été reçu par la Société des Ingénieurs électriciens. Le vice-président de la Compagnie New York Edison a offert au héros de la fête, qu'accompagnait Mme Edison, un « hommage » imprimé sur un précieux vélin.

## Les souverains du Monténégro, à Arcachon



Le roi et la reine de Monténégro, actuellement en résidence à Bordeaux, viennent de faire une excursion à Arcachon et se sont montrés fort heureux d'avoir visité cette ville charmante où ils ont trouvé le plus chaleureux accueil.

## L'ouvrière "réveille-matin"



Cette femme, employée dans une usine anglaise, a assumé la fonction d'aller réveiller chaque matin dans leurs logis, souvent fort éloignés des ateliers, les ouvriers qui travaillent à la fabrication des munitions de guerre.



# • DERNIÈRE HEURE •

## Les Allemands vont-ils chercher une décision sur mer?

LONDRES. — La flotte allemande serait sur le point de sortir. L'état-major ennemi voudrait porter à la suprématie navale anglaise un coup terrible. L'heure de la grande rencontre serait proche. L'ennemi, que le temps presse, frapperait à la fois sur mer, sur terre et dans les airs. Verdun ne serait qu'un prélude. (Information.)

## La presse suisse considère la démission de von Tirpitz comme une concession aux États-Unis

GENÈVE. — Les journaux suisses considèrent la démission de l'amiral von Tirpitz comme un événement de la plus haute importance politique. Ils rappellent que des divergences de vues existaient entre von Tirpitz et le chancelier Bethmann-Hollweg, concernant la politique générale et surtout la question sous-marine. Von Tirpitz, partisan de la guerre sous-marine à outrance, aurait tout fait pour empêcher l'Allemagne de faire des concessions à l'Amérique.

La tension germano-américaine était arrivée à un point critique et le chancelier était décidé à éviter une rupture, de sorte que von Tirpitz fut forcé de démissionner.

Les *Basler Nachrichten* disent que la démission de von Tirpitz permettra à M. de Bethmann-Hollweg de poursuivre plus librement une politique plutôt conciliante et cela malgré le communiqué officieux allemand qui déclare que la guerre sous-marine ne subira aucun changement. Il est tout naturel que le gouvernement n'affiche pas « urbi et orbi » les raisons de cette démission.

La *Gazette de Zurich* attire l'attention sur le fait que le nouveau ministre de la Marine von Capelle avait été nommé en juin 1914 sous-secrétaire d'État à la marine, qu'il démissionna il y a quelque temps sans donner de raisons, mais que le bruit circulait que des divergences de vues avaient éclaté entre lui et von Tirpitz. L'avenir montrera si ces bruits sont fondés.

## Le budget des cultes à la Diète de Prusse

### Liebknecht fait le procès du militarisme allemand.

GENÈVE. — On mande de Berlin :

La Diète de Prusse a discuté avant-hier le budget du ministre des Cultes.

Le socialiste Hoffmann a déclaré, au sujet de l'immatriculation des étrangers dans les universités allemandes que le projet du gouvernement tendant à restreindre l'immatriculation est inacceptable.

L'orateur craint que les gouvernements ennemis ne prennent les mêmes mesures, ce qui serait très fâcheux pour l'éducation des diplomates futurs allemands. Il a pris à partie les pasteurs qui répandent des brochures sur le front, disant que le devoir et le culte de chaque allemand est d'assassiner l'ennemi.

« La guerre, a-t-il dit, est une dérision de Dieu, du christianisme et de toute la culture humaine. »

« Pourquoi, a-t-il demandé, le parti du centre ne prend-il pas position en faveur des efforts du Pape pour la paix ? Tôt ou tard, il faudra en venir là, car ils termineront les souffrances inouïes de l'humanité. Sans cela, le désespoir et la faim forceront les peuples de tous les pays à faire leurs destinées eux-mêmes, là où Dieu ne les aide pas. »

La droite et le centre ont quitté la salle en protestant bruyamment, pendant que les socialistes applaudissaient.

M. Liebknecht a pris ensuite la parole et les députés sont rentrés en séance.

M. Liebknecht a déclaré qu'il faut enseigner aux enfants que la guerre est la conséquence du capitalisme, leur apprendre à abhorrer le chauvinisme, leur faire connaître les véritables raisons de la guerre, leur dire que de nombreux milieux ont salué l'assassinat de Serajevo comme un don de Dieu. (Tumultes, vives protestations.)

Le président a alors menacé M. Liebknecht de lui retirer la parole.

M. Liebknecht a demandé que les combattants, dans les tranchées, retournent leurs armes contre leurs ennemis communs, le militarisme et le capitalisme.

L'assemblée a décidé à l'unanimité, à l'exception des socialistes, de retirer la parole à M. Liebknecht.

## LES MYSTÈRES DE SOFIA Pourquoi le roi Ferdinand fuit-il sa capitale ?

BUCAREST. — On interprète l'absence du roi de diverses façons. Les uns pensent qu'il craint l'impopularité, et peut-être l'assassinat. D'autres supposent qu'en son absence la Bulgarie va tenter des négociations de paix séparée; elle demanderait des concessions territoriales, Monastir, et offrirait sa neutralité, la fermeture de la voie Berlin-Constantinople, qui contraindrait la Turquie à traiter à son tour.

Selon des renseignements fournis par des voyageurs, on aurait découvert des bombes au palais royal, et un grand nombre de personnes ont été arrêtées.

### Un procès pour haute trahison

AMSTERDAM. — On mande de Sofia que la cour martiale a commencé hier le procès de six personnes, dont un officier de réserve et deux journalistes, arrêtés récemment sous l'inculpation d'espionnage.

Les inculpés sont accusés d'avoir essayé d'obtenir des informations concernant la défense de la côte turco-bulgare et les défenses du Bosphore. L'accusation demande la peine capitale pour quatre des accusés et l'emprisonnement à vie pour les deux autres.

### Les pertes autrichiennes

LONDRES. — Le correspondant de la *Morning Post*, à Budapest, cite certains chiffres que lui a fournis un statisticien hongrois sur les pertes austro-hongroises, sur les différents théâtres de la guerre.

D'après cette statistique, l'Autriche aurait perdu sur le front oriental, jusqu'au 15 février 1916 : tués, 540.000; malades et blessés, 2.111.500; prisonniers, 648.000.

Sur le front balkanique, jusqu'au 1<sup>er</sup> février 1916 : tués, 117.900; blessés, 265.900; prisonniers, 80.000.

Sur le front italien, jusqu'au 1<sup>er</sup> février 1916 : tués, 63.700; malades et blessés, 248.700; prisonniers, 80.500.

Sur le front occidental, jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1916 : tués, 1.600; malades et blessés, 4.000; prisonniers, 600.

Soit un total général de : tués, 723.200; malades et blessés, 2.600.000; prisonniers, 809.100.

### Communiqué italien

ROME. — Communiqué du grand état-major :

Dans la nuit du 15 des groupes d'infanterie ennemis appuyés par l'artillerie ont tenté des attaques contre nos positions au sud-est de Revereto et dans la vallée de Sugana, d'où ils ont été repoussés par notre feu.

Dans la zone Tofana (Boite) nous avons occupé, malgré le mauvais temps, les positions de Forcella et de Fontana Negra. Entre le premier et le second sommet du massif, à 2.588 mètres d'altitude, une puissante tentative de l'ennemi pour nous encercler a été promptement repoussée.

Dans la vallée de Fella, les tirs efficaces de notre artillerie ont réduit au silence les pièces ennemies postées près du fort Hensel.

Sur le long du front de l'isonzo, dans la journée d'hier, l'action de notre artillerie a été intense et notre infanterie a lancé avec activité des bombes sur les lignes ennemies.

Un de nos détachements a envahi par surprise la tranchée est de Petcano (mont Saint-Michel) où il s'est emparé de fusils, de boucliers et de munitions.

### On confirme la mort du lieutenant-colonel Driant

La mort du lieutenant-colonel Driant, député de Nancy, qui avait disparu le premier jour des combats devant Verdun, paraît malheureusement ne plus être douteuse : le lieutenant-colonel Driant serait tombé glorieusement dans le bois des Caures, à la tête de ses chasseurs. D'après une information de source allemande, il aurait été tué par une grenade et reposerait au nord de Verdun, près de Beaumont. Un officier supérieur allemand aurait visité sa tombe.

Ayuntamiento de Madrid

## Le roi George, guéri, passe en revue la garde irlandaise

LONDRES. — Le roi vient pour la première fois d'inspecter les troupes depuis son accident de cheval survenu en France. Il a passé la garde irlandaise en revue aujourd'hui, à l'occasion de la fête de saint Patrick, patron de l'Irlande.

Le roi a exprimé au régiment son admiration pour les services rendus par ces corps d'élite depuis la guerre; il a rappelé son héroïque ténacité à Mons, puis à Ypres, où, après vingt-huit jours de lutte incessantes dans des conditions des plus dures, il s'est trouvé réduit à moins d'une compagnie, n'ayant plus que quatre officiers, ce qui constitue, à remarqué le roi, une manifestation glorieuse de l'endurance et de la loyauté des Irlandais.

Durant la cérémonie, la reine a distribué de petites branches de trèfle, emblème de l'Irlande, à tous les officiers et aux soldats.

## Les mineurs anglais s'entendent pour éviter de nouvelles grèves

LONDRES. — A la demande du gouvernement, les propriétaires de mines et les représentants de la Fédération des mineurs du sud du Pays de Galles ont eu, à Londres, une conférence dans laquelle ils ont décidé, afin d'éviter le renouvellement des grèves pendant la guerre, que désormais tous les mineurs devront s'affilier à une des trade-unions reconnues, ce qui mettrait fin à une question épineuse.

## Les Russes occupent Mamahatun à l'ouest d'Erzeroum

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Notre artillerie a effectué des tirs efficaces sur les cantonnements ennemis au sud-est d'Ikskul et près de Tomsdorff.

Dans la région de Drinsk, notre artillerie a dispersé une colonne ennemie en marche vers le sud-ouest du village de Garbounovka.

FRONT DU CAUCASE

Après un combat à 90 verstes à l'ouest d'Erzeroum, nous avons occupé la ville de Mamahatun et pris, au cours de cette opération, cinq canons-mitrailleurs et un convoi.

Nous avons fait prisonniers 44 officiers et 770 askeris.

### Sanglante émeute à Kirman

PÉTROGRAD. — On mande de Téhéran que des agents provocateurs allemands ont fait éclater dans la ville de Kirman la guerre intestine, provoquant une fois de plus combien ils font peu de cas de la population persane. Secourus par 60 Autrichiens, probablement des prisonniers évadés, les partisans allemands se sont emparés de l'arsenal et du télégraphe de Kirman.

Le gouverneur a fait une tentative de résistance, mais il a dû prendre la fuite, après quoi les combats ont repris.

Actuellement, la ville de Kirman est en proie à une anarchie complète.

### Les Russes commencent l'attaque de Trébizonde

Une dépêche de Pétersbourg au *Daily Telegraph*, dit que suivant une information de source diplomatique, les Russes attaquent les avancées de Trébizonde avec des forces importantes. L'assaut est livré du nord par la flotte de l'Est, et du sud par de nombreuses troupes, auxquelles des renforts continuent à arriver. Les renforts sont débarqués à quelques milles à l'est de Trébizonde, sous la protection de l'escadre.

### SAINT-GALMIER SOURCE BADOIT

La première et la plus ancienne des Eaux minérales de table FRANÇAISES.  
Garantie naturellement gazeuse.  
Eau de régime par excellence.

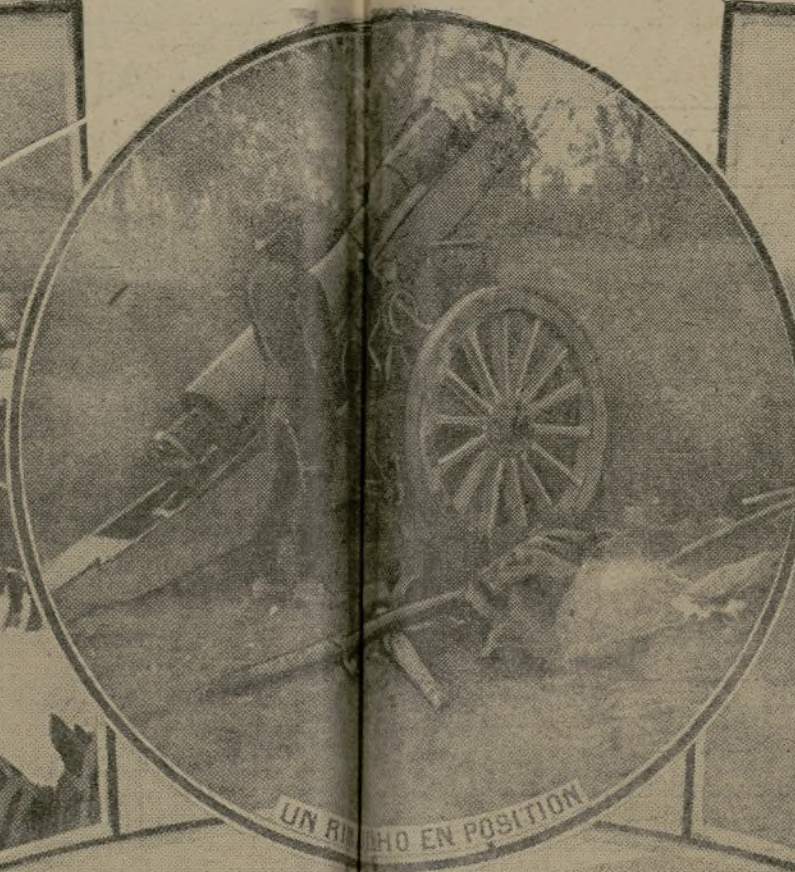
OBÉSITÉ  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION



# AUTOUR DE LA CITADELLE INVIOLÉE



ARRIVÉE D'UN GROUPE D'ARTILLERIE



UN RINGHO EN POSITION



UNE DISTRIBUTION DE SOUPE



L'ARRIVÉE D'UN BLESSÉ À UNE AMBULANCE DE L'ARRIÈRE



L'ECLATEMENT D'UNE MARMITE



EMBARQUEMENT DE TROUSSE



EN CAMIONS AUTOMOBILES



UN ABRIS DE SECONDE LIGNE



TRONCS D'ARBRES SERVANT À LA CONSTRUCTION DES ABRIS

L'état-major allemand vérifie de jour en jour un peu plus, sous Verdun, la distance qu'il peut y avoir entre la coupe et les lèvres. Les excellents communiqués qui nous sont faits confirment le peuple français dans le sentiment que l'incomparable vaill-

lance de ses enfants a endigué et endiguera de plus en plus le flot des Barbares qui, il y a bientôt un mois, croyaient encercler avec le minimum de peine et de pertes la citadelle inviolée.



# L'embusqué

A midi et quelques minutes, ce samedi, Duaubois débarqua à Paris avec l'idée bien arrêtée d'accomplir une action d'éclat. Pour qu'il eût l'air d'un authentique poilu, il ne lui manquait, à la vérité, que la bourguignotte, et comme il le regrettait ! Pour le reste, son uniforme était d'une si haute et si sobre fantaisie qu'à s'y méprendre il imitait la tenue réglementaire quant à la coupe et quant à la teinte. Et c'était à dessein que, depuis trois jours, dans sa boueuse garnison du Centre, Duaubois portait de gros souliers — faits, au surplus, du meilleur cuir — qu'il avait évité de cirer, voire de simplement brosser.

Sorti de la gare, il aspira l'air de Paris comme pour en revivifier ses poumons déshabitués depuis trois semaines. Du quai d'Orsay, il n'aperçut de la grande ville, par ce midi de brouillard hivernal, que la Seine jaunâtre et les toits des Tuileries, d'un bleu douteux. Alors, pour la cent et unième fois, il reprit son soliloque désenchanté d'auxiliaire malmené par la vie.

« Il n'y a plus moyen ! Depuis dix-huit mois, je languis, triste et non solitaire, hélas ! dans cette ville provinciale et mal pavée, éclaboussée par les camions militaires et bousculée sur les trottoirs par des soldats revenant du front ou sur le point d'y retourner. Ils n'ont point égard au mauvais état de ma santé dûment reconnu et apostillé, quatre fois au moins, par la même commission de réforme. Quant aux camions, peu leur importe la qualité du drap dont est fait mon uniforme de haute et sobre fantaisie : auxiliaire de deuxième classe, ils me constellent d'étoiles de boue. A Paris, je serais chez moi. Les moindres détours des rues me sont familiers, bien qu'innombrables. Mais innombrables n'y sont-ils pas aussi les civils ? Et moi, pourquoi de préférence à eux suis-je militaire ? Si je me place devant le tribunal de ma propre conscience, j'affirme que je rendrais à mon pays plus de services, mobilisé à Paris, que me morfondant le long des rues de cette vieille ville provinciale. Tous les civils sont des embusqués ! Il faut que je le dise, que je le proclame, que je le crie ! Même sur la place de la Concorde ! L'endroit peut être mal choisi : peu m'importe. »

Et Duaubois obliqua vers sa gauche, la pipe aux dents, en authentique héros à qui il n'en faut plus conter, et la capote déboutonnée, en soldat des tranchées qui n'en est plus à se préoccuper de futilités de tenue. Ceux qui, chaque jour, le rencontraient dans les rues de la vieille ville du Centre, rasé de frais, tiré à quatre épingles et la fine cigarette aux lèvres, ne l'auraient certainement pas reconnu. Là-bas, Duaubois évitait pourtant de se faire remarquer, toujours le premier à céder le

trottoir aux groupes de poilus casqués de bourguignottes. Mais, décidément, l'atmosphère de Paris ne faisait qu'aviver ses rancœurs. Là-bas, elles bouillonnaient sourdement ; ici, sans doute était-ce aujourd'hui qu'elles allaient fuser au grand jour.

Il croisa des Parisiennes à hautes bottines et à jupes évasées comme des calices renversés. Deux ou trois d'entre elles, sur la foi de sa pipe et de la boue qui constellait ses chaussures et ses guêtres, l'enveloppèrent d'un regard sympathique. Il n'en fallut pas plus pour que Duaubois se vit officiellement consacré héros.

Et il n'en fallut pas plus, encore, pour que les regards de Duaubois se posassent avec un mépris dédaigné sur les civils, de tout âge et de tout rang social, qu'il rencontra sur les quais. Plusieurs d'entre eux tenaient ouvert leur parapluie. Malingres, podagres, rhumatisants qu'un mois de séjour dans les tranchées guérirait à coup sûr de leurs petits bobos ! Et Duaubois affectait d'avancer d'un pas ferme, les mains dans les poches de sa capote et sa pipe — d'ailleurs éteinte — aux dents : fumer la pipe avant le déjeuner de midi le rendait malade. Il affectait aussi de tenir le haut du trottoir ; et il fallait bien que les civils, bon gré, mal gré, fissent place nette. Les deux coudes écartés, Duaubois désagrégeait les groupes : il « rentrait dedans » comme un obus dans un pan de mur. De seconde en seconde, il entrait davantage dans la peau d'un poilu qui, des mois durant, a entendu les balles zézayer à ses oreilles et les obus passer comme de gros oiseaux hébétés qui se demandent, anxieux, où se poser : parfois l'un d'eux coupe l'arbre qui lui tendait toutes ses branches comme autant de perchoirs.

Lorsqu'il fut devenu totalement le héros qu'il aurait pu être, Duaubois ne pensa plus à aucune des complications qui peuvent surgir d'une attaque brusquée. Il ne pensa même point qu'il pouvait — pour employer une expression vulgaire, encore qu'usitée — « tomber sur le manche ». Il fallait, aujourd'hui, qu'il fit un exemple et qu'à tous les civils, dans la personne de l'un d'entre eux, il dit leur fait. Comme il arrivait sur la place de la Concorde, il se trouva, à quelques pas de distance, face à face avec le sujet rêvé, d'une authentique jeunesse de mobilisable et qui avait, lui, les deux mains dans les poches d'un pardessus d'excellente coupe. Ce civil, Duaubois le reconnut en son for intérieur avec impartialité, n'avait point de parapluie ; ce n'était donc pas un douillet. Mais son teint fleuri, sa haute stature et ses larges épaules le désignaient nettement pour les tranchées. De son côté, le civil dévisageait Duaubois : le devina-t-il ? Toujours est-il qu'il ne lui céda pas un ponce de terrain ni du trottoir assez large pourtant pour qu'ils pussent l'un et l'autre passer sans même se frôler. Le choc était inévitable : il se produisit. Du bras droit, Duaubois heurta violemment le côté gauche du civil. Le dialogue fut bref.

- Espèce de malappris ! dit le civil.
- Espèce d'embusqué ! clama Duaubois.
- Embusqué, moi !

Et, d'un seul coup de son bras droit artificiel agrémenté d'une solide main de bois, le civil, réformé pour blessures de guerre, endommagea la mâchoire de Duaubois qui en resta — c'est bien le cas de le dire, — bouche bée. Duaubois était tombé sur le manche !

Henri Bachelin.

## TRIBUNAUX

### Infraction à la loi Dalbiez

Les établissements Cochot ayant reçu une importante commande de l'administration de la guerre, donnèrent une liste des ouvriers métallurgistes dont ils avaient besoin. M. Hounicheren, chef des ateliers, inscrivit sur cette liste son gendre, le sergent Fousse, de la classe 1897, qui, dans la vie civile, est employé aux écritures dans une usine à gaz. De son côté, le sergent Fousse formula une demande en qualité d'ouvrier ajusteur. La supercherie fut découverte, et M. Hounicheren et son gendre comparaissent hier devant le premier conseil de guerre.

Le chef d'atelier a déclaré que le sergent Fousse s'était rapidement adapté au travail exigé : il était arrivé à produire davantage que les plus habiles professionnels.

Après plaidoirie de M<sup>e</sup> Gauthier-Rongeville, qui a fait valoir que M. Hounicheren avait eu un gendre tué à Crony, le conseil a condamné le sergent Fousse à trois mois d'emprisonnement et son beau-père à 200 fr. d'amende.

## INFORMATIONS JUDICIAIRES

### Les réformes frauduleuses

Le gouvernement militaire de Paris, après un supplément d'enquête, vient de comprendre dans les poursuites deux nouveaux inculpés, les docteurs Dumvret et Geslon, inculpés d'avoir délivré des certificats de complaisance. Le nombre des inculpés dans cette affaire des réformes frauduleuses s'élève donc à quarante-neuf. Le gouverneur militaire vient de transmettre au troisième conseil de guerre l'ordre de mise en jugement. Les débats s'ouvriront le 30 mars sous la présidence du colonel Favart. Le commandant Marcel, commissaire du gouvernement, soutiendra l'accusation ; il sera assisté du lieutenant Wattine, avocat général à la Cour. Le docteur Lombard sera défendu par M<sup>e</sup> Demange, le docteur Fortuné Laborde par M<sup>e</sup> Ducos de La Haille, Garfunkel par M<sup>e</sup> Charles Philippe, le docteur de Saint-Maurice par M<sup>e</sup> Lagrosillière, député. Les autres inculpés seront assistés par M<sup>e</sup> Lagasse, Cecaldi, Henri Géraud, Coulon, Simon-Juquin, Germaine Picard, etc.

Les débats tiendront, croit-on, une quinzaine d'audiences.

Fruit laxatif contre  
**CONSTIPATION**  
Embarras gastrique et intestinal  
**TAMAR INDIEN GRILLON**  
13, rue Pavée, Paris  
Se trouve dans toutes les Pharmacies

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 18 MARS 1916

## L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

### LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

La Vie

XVIII

Cette comédie d'héroïsme, de rédemption, d'amour, pourquoi l'avait-il donc jouée ? Pourquoi le raffinement de ce mensonge ? Pourquoi, une dernière fois, s'être leurrée, avoir cru à son cœur ? N'avait-elle pas assez souffert ? Maintenant, elle restait l'abandonnée ; elle n'avait plus rien à attendre de rien !

Un désespoir morne l'accabla ; se sentant seule pour toujours dans la vie, elle pleura sur elle, et pleura aussi sur Michel, comme si la tombe l'avait enseveli à tout jamais.

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des gens de Lettres.

XIX

Bernard de Langé marchait sans hâte ; sur le tertre pelé que tachaient çà et là quelques lambeaux d'herbe verte, son pas silencieux n'éveillait nul écho.

L'eau de la rivière était basse ; les barques parties depuis le matin vers le large laissaient le port désert ; seuls, quelques enfants de pêcheurs jouaient dans un vieux canot échoué sur le sable.

Le jeune homme allait, l'esprit un peu las, soucieux d'une vague tristesse qu'il sentait revenue en lui. Eh ! quoi ! était-il donc encore si fragile qu'une simple ressemblance l'eût ainsi livré à l'ancienne angoisse ?

Tandis qu'il suivait tout à l'heure le bord de la Sèvre, sur la berge opposée, une femme en blanc avait passé, tenant un garçonnnet par la main. Il n'avait rien vu de son visage qu'ombrageait un grand chapeau, rien entendu de sa voix, il n'avait même pas osé se retourner pour la regarder marcher.

Et cependant il était infiniment troublé de cette rencontre. Cette femme, par un subtil attrait, lui avait fait songer immédiatement à Janine de Bray. Comme elle, l'inconnue était grande et mince. C'était la même souplesse de taille, et le rythme harmonieux de la marche avait brusquement évoqué la chère silhouette. Il haussa les épaules et accéléra le pas.

Avec une autorité insinuante, presque maladroite encore, les souvenirs revenaient en lui, et, avec les souvenirs, la souffrance. Il se révolta. Non, non ! c'était bien fini ! Que lui importait cette passante et celle qu'elle rappelait ? Pourquoi évoquer une douleur dont il avait failli mourir ? Ne s'était-il pas ressaisi ? N'avait-il pas aboli le passé ? tentait-il pas de recommencer une vie nouvelle ?

Mais cette révolte de son âme, cet appel à sa raison s'écroulaient devant l'idée obsédante que c'était elle, peut-être, qui, tout à l'heure, sous l'ombre penchante des saules, avait passé près de lui.

Il se sentait envahi de ce trouble délicieux dont il était pénétré jadis lorsqu'un hasard béni lui faisait rencontrer au détour d'une allée l'enfant candide et douce, la princesse de rêve qui, dès la première minute, avait été l'émotion, la joie, la douleur de ses jours. O suave et mystique amour ! enchantement de l'aube de sa jeunesse que vous aviez illuminée d'un éclat magnifique. Qu'étiez-vous donc devenu ?

Insensé ! Il avait osé partir, la quitter ! Pourquoi, puisqu'il l'aimait ? Est-ce qu'on abandonne un pareil bien à la convoitise des autres ? Et quels autres, grand Dieu ! A qui avait-elle confié sa vie, cette chère vie, que, pour faire plus heureuse, il avait voulu embellir d'une fortune conquise par ses soins ? Et parce qu'il ne trouvait pas suffisant de l'adorer, de mettre à ses pieds tout ce qu'il y avait en lui de ferveur, de respect, il avait supporté ces interminables jours d'exil au Canada ! Il en était revenu riche... Hélas ! il restait maintenant pauvre d'amour, n'ayant que faire des trésors amassés. Oh ! ce jour inoubliable où il avait revu Janine, si belle dans cette gloire de soleil mourant, au milieu de ce décor magique des lointains embrumés, des tiédeurs de sous-bois, des parfums pénétrants !

Il se rappelait encore la voix railleuse de Markinsen bouffonnant : « Une nymphe en ces lieux solitaires, l'attitude extatique, et des orchidées dans les bras... »

Ah ! nymphe ! déesse ! femme ! il la retrouvait, mais tout cela appartenait à un autre.

Et il se ressouvait de la souffrance atroce



PENDANT LA GUERRE

## Vieilles gens

C'est dimanche. Il y a du soleil — les premiers rayons d'un soleil de printemps. Sur la Seine, aux reflets d'argent, passent des bateaux-mouches pleins à sombrer. Les palais dressent leurs masses bleues dans l'air pur et les vieilles maisons des quais, sales et noires, les jours de pluie, ont des tons d'ocre et de rouille comme de vieux chaudrons. De petits nuages légers flottent dans le ciel d'un bleu si fin qu'il en devient gris.

Le long des quais, sur les parapets, les boîtes à bouquins ont relevé leurs couvercles comme des huitres gigantesques entr'ouvrant leurs écailles. Les gens qui passent s'arrêtent quelquefois et feuilletent distraitemment quelque livre tout déchiqueté et puis le rejettent dans la boîte. Le vieux marchand, assis sur son pliant, surveille d'un œil méfiant, par-dessus son journal, les faits et gestes de ces éventuels clients. Mais c'est bien rarement qu'on vient le déranger pour conclure un marché.

Cependant, voici quelqu'un qui l'aborde. C'est un vieux bonhomme aussi vieux que lui, mais celui-ci est bien vêtu. Il n'a pas, comme le bouquiniste, un vieux veston marron, un pantalon à carreaux et une calotte sur la tête. Ses vêtements, pour être d'une coupe un peu ancienne, ont encore fort bon air et sa barbe en pointe est soigneusement taillée; son chapeau de feutre crânement posé sur ses cheveux gris lui donne un faux air de mousquetaire, un air

médailles au Salon en peignant avec beaucoup d'application toujours le même sujet : des petits chats.

— On prend un bain de lézard, père Mouchet ?

— Ben oui ! ça fait du bien, ça repose.

— Et les affaires ?

— Ne m'en parlez pas. On ne vend rien et on n'a

rien à vendre, autant dire. Où voulez-vous que j'aille chercher des bouquins et où est-ce que je trouverais l'argent pour les payer ? Sans compter qu'il vous arrive des aventures dont il n'est pas facile de se sortir. Ainsi, tenez, j'ai chez moi une douzaine de livres que je ne peux pas mettre en vente. Ils appartenaient à un poète qui est mobilisé; on me les a apportés un soir, le mois dernier, c'était sa femme; elle avait besoin d'argent. Bon, je les achète; c'étaient de bons livres, avec des dédicaces... Seulement, voilà, l'autre jour, je vois son nom dans le journal, il était cité à l'ordre de l'armée, il avait la mé-

daille, la croix enfin; il avait fait plus que son devoir. C'est un brave gars; et quand il reviendra, vous voulez qu'il retrouve ses bouquins dans ma boîte ou dans la bibliothèque d'un confrère ! Je les garde chez moi, ses bouquins; quand il reviendra, je les lui rendrai, et tout sera dit !

— Vous êtes un brave homme, père Mouchet.

— Allons donc ! est-ce que vous n'auriez pas fait la même chose ? Je sais bien que vous, vous êtes riche.

— Mon pauvre père Mouchet ! Alors, vous croyez qu'en temps de guerre on m'achète des tableaux... surtout à moi. Ce n'est pas à mon âge qu'on change de genre; toute ma vie, j'ai peint des petits chats. Je ne vais pas commencer à peindre des batailles... Alors, mon brave Mouchet, tous les matins je vais déjeuner à une cantine où je paie cinquante centimes par repas et j'y vais avec ma femme, qui n'est plus jeune non plus et qui ne pensait plus à son âge connaître la misère. Le plus beau, c'est qu'il y a beaucoup de gens qui sont comme vous, père Mouchet, ils croient que je suis riche. Ils ont vu mon nom dans les catalogues du Salon, dans les comptes rendus du vernissage. Il y a des amateurs qui raffolent de mes petits chats, alors chaque fois qu'il y a une vente de charité, ou une tombola au bénéfice d'une œuvre de guerre, je suis sûr de recevoir une lettre du secrétaire général qui me demande quelque chose. Mes cartons se vident, les murs de mon atelier sont nus. Je ne vends plus rien,

je donne. Qu'est-ce que vous voulez ? on ne peut pas faire autrement. Et puis, de tous les vieux qui sont comme nous, nous ne sommes pas les plus à plaindre...

— C'est peut-être vrai, après tout.

Le marchand de bouquins montra sur le parapet, à côté des siennes, des boîtes à livres fermées et tristes comme des cercueils.

— Vous voyez, la mère Moviette ne vient plus guère. Ce n'est pas qu'elle soit malade, non ; seulement elle a son petit-fils qui se bat là-bas, du côté de Verdun, et ça la tracasse, voyez-vous, que c'en est une malédiction. Je le sais, elle me l'a dit, entre vieilles gens, on peut se raconter beaucoup de choses. Eh bien, monsieur, elle passe les nuits sans dormir, à penser à lui, à se dire que pendant qu'elle est dans un lit, bien à l'abri, lui, le pauvre petit gars, il est dehors, dans la neige, dans le froid, sous les obus, blessé peut-être, si loin, sans personne... Ça la ronge, cette idée, que son petit gars va peut-être mourir sans qu'elle puisse rien faire pour lui... Je la plains bien, la pauvre vieille, et cependant il y



a des jours où je voudrais être à sa place. Se faire du souci pour quelqu'un !... Tout le monde ne le peut pas. Moi, je n'ai plus personne, et je me sens encore plus seul quand je vois tout le monde pleurer et trembler pour quelqu'un qu'on aime et qui est là-bas...

— Les vieux de maintenant n'ont pas de chance. Ils n'avaient plus beaucoup à vivre et il faut qu'avant de s'en aller ils aient vu tous ces malheurs. Les derniers jours de notre vie, ceux auxquels on tient le plus... vous voyez ce qu'ils sont...

André Warnod.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

**ECOLE** Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**  
Rue de Rivoli, 53  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.



comme aimait à s'en donner les artistes de l'autre génération. Ce vieux bonhomme est un peintre, un vieux bonhomme de peintre qui a gagné toutes ses

qui l'avait étreint ce soir-là, si poignante qu'il lui avait fallu faire appel à toute sa maîtrise d'homme du monde pour dissimuler sa détresse, l'empêcher de la crier à tous. Il était parti le lendemain même; fuyant vers sa terre solitaire de Vendée, il s'était claustré dans son vieux château de la Sablière, avait défendu sa porte et, ne voyant plus jamais personne, il avait laissé aller ses jours à l'effroyable tristesse qui les accablait.

Un an s'était passé. Sa santé ébranlée par la rude vie du Canada n'avait pu résister à une semblable épreuve; seul avec sa douleur, il ne cessait de penser à elle; un dégoût le prit de toutes choses; une fatigue inexplicable le terrassa, l'empêchant même de parler et d'écrire; il sentit peu à peu l'idée fixe l'obséder, l'activité de son cerveau s'éteindre, sa faculté de vouloir s'évanouir : la neurasthénie l'accablait.

Ce fut à ce moment-là que son vieil ami l'abbé Cartier, inquiet d'être depuis longtemps sans nouvelles, força toute consigne et, se trouvant devant un fantôme d'homme qu'il avait peine à reconnaître, jura qu'il ne s'en irait pas seul, qu'il arracherait son élève à la torpeur morbide où cette belle intelligence allait sombrer.

Oui, il fallait partir tout de suite, quitter ce morne château, en finir avec cette solitude écrasante qui laissait subsister la continuelle hantise.

Où aller ?... Le bon aumônier n'hésita pas ! En Suisse ou dans un sanatorium à la mode ? Non, certes ! mais dans un humble village de Saintonge où l'abbé Cartier avait vu s'opérer des cures inespérées. L'endroit était sans faste ni beauté, on y vivait une existence plus calme, faite d'intimité, de sport modéré et de doux farniente; on n'y trouvait ni théâtre, ni casino, ni aucune attraction mondaine. Mais de l'Océan tout proche soufflait une brise saline tamisée par un long rideau de dunes

et de pins qui créait une atmosphère vivifiante, légère, admirable, donnant l'illusion que la vie était moins pesante là qu'ailleurs.

Un médecin du pays, intelligent et bon, avait fondé dans cette retraite une station de repos, une sorte de villégiature médicale, où venaient se réfugier les pauvres surmenés de la vie, fuyant les mondanités de la ville d'eaux, où la tristesse de la maison de santé.

Un institut hydrothérapique, trois ou quatre hôtels, un dizaine de chalets et de maisons de paysans, propres et accueillantes : voilà quels éléments constituaient tout le village de Villemer.

Bernard, devenu tout à coup docile comme un enfant, s'était tout de suite senti amélioré par cette ambiance bienfaisante. Le bon abbé Cartier ne le quittait guère et tous deux passaient de longues journées d'intimité sous les ombrages du parc ou dans les jardins riants de l'établissement.

Après bien des tâtonnements, bien des hésitations, des rechutes fréquentes suivies d'améliorations incertaines, le mal sembla céder. Les forces physiques revinrent et avec elles l'énergie morale, le désir de vivre, le besoin de travailler.

Depuis quinze jours, Bernard de Langé n'était même plus un convalescent; il avait pu rendre la liberté au fidèle ami qui venait de le sauver d'un état pire que la mort, et s'il demeurait encore à Villemer pour affirmer sa guérison il lui était permis d'espérer que très prochainement il pourrait regagner la Vendée et reprendre une vie active.

Aujourd'hui, après une sieste reposante et les bienfaits de la douche, Bernard était venu du côté du Guâ faire sa promenade habituelle. Pourquoi cette robe blanche entrevue avait-elle ainsi bouleversé son esprit ? Resterait-il encore longtemps à la merci de ses nerfs ?

Il eut un instant la tentation de revenir sur ses pas, de retrouver la mystérieuse apparition, mais il eut un sourire méprisant pour sa faiblesse et s'assit sur la berge, adossé à une solitaire cabane de cordier, but de sa course journalière.

Il faisait doux et calme; une forte émanation de goudron se dégageait des câbles et des cordes tendus le long de la cabane; le promeneur huma l'air avec force, il aimait cette odeur qui lui rappelait ses longs séjours en mer... La mer !... Elle était là-bas, au bout du marais immense qui s'étendait devant lui; la désolation de ce paysage plat, monotone, sans végétation, annonçait sa tragique présence. Une envie le prit de la revoir, de partir encore pour un pays lointain où peut-être il trouverait l'oubli.

Ah ! goûter encore un peu de paix ! pouvoir, par un jour comme celui-ci, qui finissait si beau, sentir son cœur jeune, enivré d'allégresse et d'espoir... Il regarda devant lui.

Un rouge soleil d'automne achevait de mourir dans un cortège somptueux de nuages fantastiques. Un instant, la plaine morne s'éclaira des splendeurs du couchant, la Seudre, qui fuyait du côté de l'océan, refléta des lueurs glorieuses, puis le soleil glissa sous l'horizon embrasé, la brise de mer souffla, éparpillant cet amoncellement d'or, découvrant des lambeaux de ciel verdâtre, des traînées d'azur pâli. Un faible clapotis agita l'eau... Le flot montait. Quelques instants encore Robert demeura là, immobile, la pensée lourde de rêves; sept heures sonnèrent au vieux coucou fêlé de la cabane; il se leva et prit la route de Villemer, évitant toutefois le chemin qu'il avait suivi tout à l'heure.

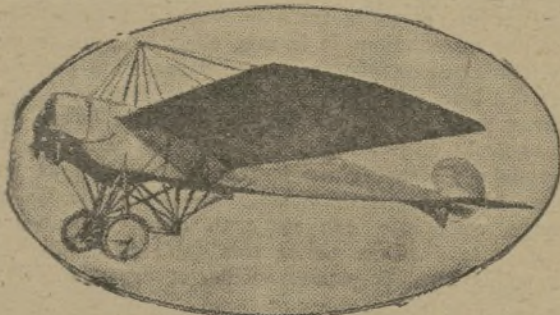
(A suivre.)



## LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les avions allemands  
devant Verdun

Depuis le début de l'année, l'aviation allemande a surtout acquis une nouvelle célébrité par ses



Fokker

échecs retentissants. Pilotes français et anglais rivalisent d'acharnement contre les aviateurs boches qui, malgré tous leurs orgueilleux efforts pour dominer les airs, sont le plus souvent obligés de piquer du nez, trop rapidement peut-être à leur gré, dans leurs lignes, lorsque ce n'est pas dans les nôtres.

Nos ennemis, lors du lancement de leur Fokker, avaient trop vite claironné une victoire à laquelle nos pilotes se sont chargés d'opposer un démenti presque quotidien.

Nous avons à combattre en face de chacune de nos armées neuf à dix escadrilles d'avions allemands, individuellement constituées par un nombre d'appareils qui s'élève de six à dix. Le nombre des observateurs égale toujours celui des pilotes. La diversité de leurs aéroplanes se ramène aujourd'hui à cinq types dont le manque de maniabilité a fait exclure le taube qui ne reste plus qu'un sinistre souvenir ayant acquis toute la valeur d'un symbole de la piraterie aérienne.

Les Allemands utilisent devant Verdun deux catégories d'aéroplanes de guerre à rôles nettement définis : les appareils de reconnaissance et les appareils de combat.

La première catégorie comprend les « appareils éclaireurs » dont les qualités sont : la solidité de construction, la force de résistance, la possibilité d'emporter une grande provision de combustibles, toutes conditions qui leur permettent d'accomplir des reconnaissances à longue distance; ce sont pour la plupart des biplans. Dernièrement on a imprégné les ailes de certains aéroplanes d'une composition secrète qui aurait la vertu de les rendre invisibles. Cette prétention n'a pas été réalisée. Le mérite de ce procédé est cependant de faire paraître les aéroplanes voler plus haut et de rendre ainsi leur repérage plus malaisé.

Les divers biplans sortent des usines de Johannisthal, près de Berlin, dont la production est intensifiée. C'est ainsi que la firme L. V. G. a envoyé 50 appareils sur le front français dans le courant de février. Ils sont uniformément actionnés par des moteurs Mercedes, moteurs d'automobile allégés, à refroidissement à eau. Ces moteurs sont fixes et peuvent fournir un travail prolongé.

L'aéroplane L. V. G. (Lufts Verkeher Gesellschaft) se distingue par une envergure moindre. Pourvu d'un moteur Mercedes de 160 HP, qui lui est spécial, il atteint, à 2.000 mètres d'altitude, une vitesse de 140 kilomètres à l'heure. En 15 minutes il peut s'élever à 2.000 mètres; en 40 minutes, à 4.000 mètres. Il est muni de tous les derniers perfectionnements nécessités par les opérations aériennes : éclairage électrique, lance-bombes, pistolets signalisateurs.

Le pilote et l'observateur sont assis dos à dos. La vue de ce dernier s'étend sur un large champ, seulement réduit à la partie inférieure. Il a à sa portée une mitrailleuse, généralement une Lewis, qui réunit tous les suffrages des Allemands au point que chaque fois qu'ils peuvent s'emparer d'une des nôtres ils s'empressent de la monter sur un de leurs appareils.

L'Otto métallique présente une grande ressemblance avec les aéroplanes Farman. Une flamme de 1 m. 50 de longueur pend toujours à son aile droite comme signe de reconnaissance.

Enfin, viennent les aviatiks, auxquels est dévolue la mission des bombardements, et les albatros, qui servent au réglage du tir de l'artillerie et ne doivent jamais franchir les lignes allemandes.

Tous ces types d'aéroplanes sont munis de lance-bombes et d'appareils photographiques.

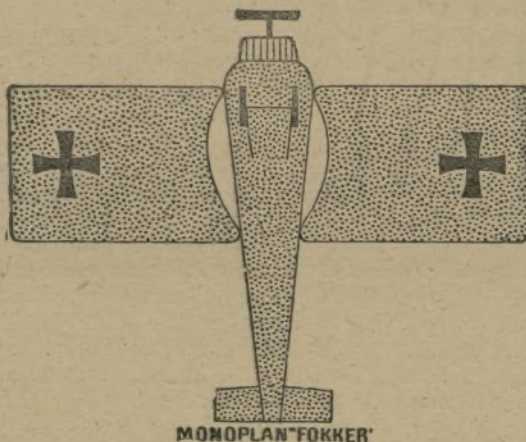
Les avions ont ainsi chacun un rôle spécial à remplir suivant leurs qualités de vol.

Les avions de reconnaissance ont à leur bord des appareils signalisateurs par T. S. F. Certains, depuis peu de temps, se servent de signaux optiques qu'ils font à l'aide d'un appareil imaginé par le professeur allemand Donath.

Lorsque l'observateur veut jeter un croquis en plein vol, il l'attache à un appareil muni d'une

fusée qui prend feu dès qu'elle touche le sol et permet de repérer le point de chute, grâce à la fumée qui se dégage.

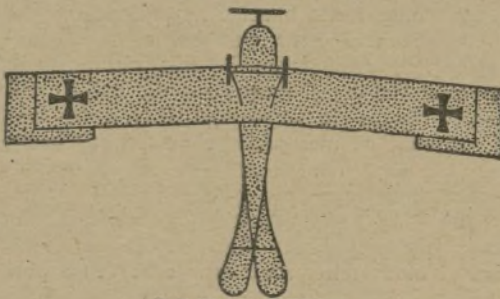
Le deuxième groupe d'avions comprend les appareils de combat proprement dits. Nous y trouvons un nouveau système d'aéroplane à deux queues, où la nacelle blindée est placée au milieu, entre les fuselages des deux queues, réunis par un stabilisateur. Ces aéroplanes, dont l'envergure est de 20 mètres, sont actionnés par deux moteurs d'une puissance de 250 HP. Dans chaque fuselage se trouve un observateur avec une mitrailleuse qui peut tirer lorsque l'avion est en retraite. Le pilote prend place entre les deux observateurs. Mais nos adversaires donnent depuis peu la première place à un appareil copié par le Hollandais Fokker avant la guerre. Le dernier modèle offre les mêmes caractéristiques que l'ancien Morane à ailes basses, toutefois son envergure est un peu plus grande. Ce monocoque est muni de moteurs Ober-Oser dont la puissance varie de 80 à 200 HP. Le type le plus fréquemment en service est le Fokker d'une force de 150 HP. Monoplace, il n'est armé que d'une seule mitrailleuse qui tire dans l'hé-



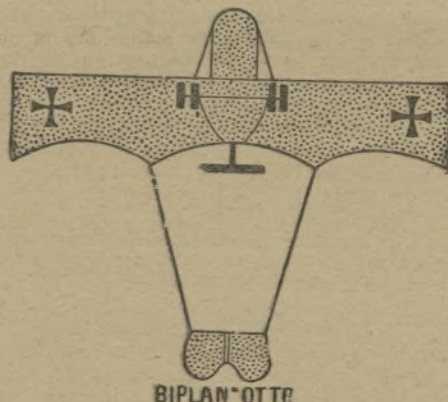
MONOPLAN "FOKKER"



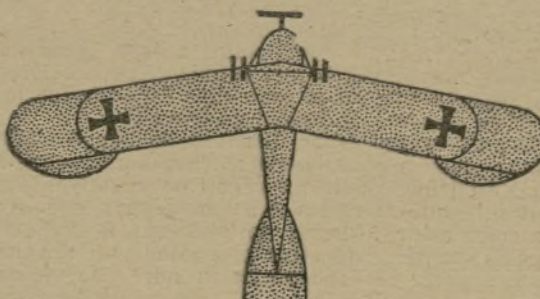
BIPLAN "AVIATIK"



BIPLAN "ALBATROS"



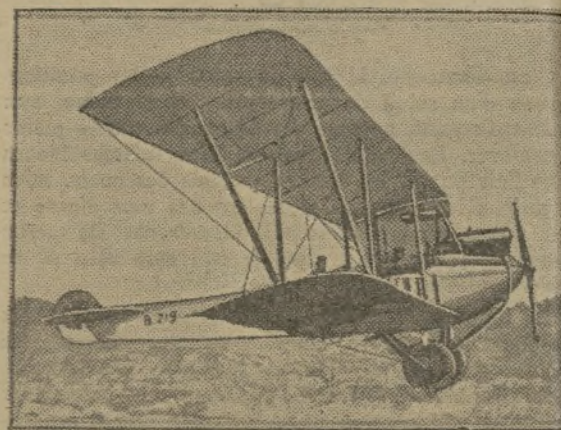
BIPLAN "OTTO"



BIPLAN "L.V.G."

lice : résultat qui a été obtenu en synchronisant les mises en marche de ces deux organes. La protection par pare-balles a été jugée superflue par les constructeurs allemands.

Les inconvénients de ces appareils sont un mécanisme des plus délicats qui exige des spécialistes pour chacun d'eux, et le manque de souplesse. Plus le Fokker est puissant et rapide, plus son maniement devient périlleux. Les accidents gra-



Aviatik

ves d'atterrissage sont fréquents; aussi les escadrilles, formées de six unités, ne sont-elles jamais au complet.

Primitivement, ces appareils ne devaient pas dépasser les lignes allemandes, mais aujourd'hui nos ennemis, donnant comme raison la profonde connaissance que les pilotes ont acquise de leur moteur, les utilisent comme avions de chasse et de combat par excellence.

Les escadrilles de Fokkers, uniquement destinées à combattre nos avions, sont reliées téléphoniquement à certains postes situés sur le front même et chargés de signaler aux pilotes le passage d'appareils français. Sitôt l'avertissement reçu, ordre est donné à l'un d'eux de s'élever et d'attaquer. Si aucun Fokker ne se trouve disponible, l'ordre est transmis à une autre escadrille d'avions L. V. G. ou Otto, qui doit détacher deux ou trois unités à la rencontre de l'adversaire.

Les Allemands ont entrepris de nouvelles recherches ayant pour but d'arriver à des appareils encore plus puissants et plus rapides, munis d'un moteur unique et capables de grandes vitesses ascensionnelles. Ils espèrent les avoir construits pour ce printemps.

Ainsi le haut commandement allemand, avec sa ténacité coutumière, malgré les échecs répétés, essaye encore non seulement de rattraper les progrès de notre cinquième arme, mais émet même la prétention de les surpasser. Il échouera là, comme ailleurs, par sa vue mécanique et brutale des efforts humains. Il oublie trop que, dans le succès, l'avion n'est pas tout, que le pilote est maître de la machine qu'il dirige, comme l'âme est maîtresse du corps qu'elle anime.

## UNE ROBE SIMPLE

Quelques journées ensoleillées et chaudes, succédant à une période de froid, nous avaient incitées à délaisser nos manteaux et même les jaquettes un peu longues que nous portions cet hiver. Beaucoup d'entre nous n'ont point encore de tailleur printanier; mais elles ont quand même une petite robe nouvelle, en serge, en cover-coat ou en gabardine, qu'on réchauffe, pour sortir, d'une cravate de fourrure. Plus tard, on fera les mêmes robes en alpaga, tissu très pratique pour le voyage, car la poussière glisse sur cette étoffe lisse, et les robes ainsi faites n'ont aucun poids; mais pour la saison actuelle, les tissus moins secs sont plus indiqués.

La robe croquée ici est en gabardine marine, la jupe en forme légèrement froncée à la taille n'a d'autre garniture que des poches piquées et passepoilées de drap vieux bleu. Un étroit biais de drap vieux bleu borde le bas de la jupe, mêmes biais et passepoils aux pattes crénelées qui garnissent le corsage, la ceinture et les manches. Les boutons sont en acier, en drap vieux bleu ou en corne; ces petites robes changent d'aspect par les guimpes variées que nous portons avec toutes nos robes.

Jeanne Farmant.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.



Robe de gabardine marine bordée de drap vieux bleu



## M. Ribot convie la Chambre à regarder du côté de Verdun

Les séances se suivent et ne se ressemblent pas. Autant la séance de jeudi avait été agitée, autant le débat d'hier fut calme. Les députés étaient d'ailleurs venus moins nombreux, le vote final des douzièmes ne faisant de doute pour personne.

Après une réponse de M. Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, aux observations d'un député socialiste, M. Ribot, ministre des Finances, vint affirmer sa volonté de préparer les lois fiscales nécessaires.

Il y a, dit-il, un impôt qu'il faudra envisager. C'est l'impôt sur les boissons.

Il y a plus de sept mois que j'ai apporté un projet sur l'alcool. La commission ne l'a pas encore rapporté. Je lui demande de nous permettre de le discuter bientôt.

Il faudra aborder la question des autres boissons qu'on appelle hygiéniques; nous rencontrons à cet égard des difficultés que nous ne rencontrons pas en Angleterre.

M. Ribot n'a pas caché les difficultés que présente l'application de l'impôt sur le revenu :

Chez nous, a-t-il dit, l'impôt sur le revenu est l'impôt de superposition qui ne doit atteindre que l'aisance et la fortune; la Chambre a demandé, malgré les réserves que j'avais formulées, qu'on fasse l'expérience d'une loi qui a été une loi de transaction.

Elle en porte trop les traces, elle sera d'une application difficile; peut-on, dans ces conditions, lui demander un effort comme celui que réclame le parti socialiste, un rendement de près d'un milliard? Si vous le décidez, vous écrierez l'édifice, avant qu'il soit sorti de terre. (Vifs applaudissements.)

Ne pouvant demander à cet impôt de superposition les sommes dont nous avons besoin, le ministre des Finances convie la Chambre à ajourner les discussions fiscales irritantes :

A l'heure présente, dit-il, ce qu'il importe, c'est de maintenir la confiance du pays et de ne rien faire qui puisse la diminuer ou la troubler.

Nous sommes à une heure décisive, messieurs. Le monde entier regarde du côté de Verdun, et la fureur des attaques de nos ennemis devant cette place montre quelle impatience ils ont d'un succès, même éphémère. (Vifs applaudissements.)

L'histoire considérera cette défense de Verdun comme l'une des plus grandes choses qui se soient passées dans notre pays.

Et il est permis de dire aujourd'hui, sans vain optimisme, que nous apercevons la fin de cette guerre. Ne faisons rien qui puisse diminuer ni la confiance de nos admirables soldats dans les chefs qui les commandent, ni la confiance du pays. Tâchons de rester calmes comme le pays lui-même. Nous le ferons pour la victoire et aussi pour l'honneur du régime parlementaire. (Vifs applaudissements.)

Après une brève réponse de M. Renard, président de la commission de législation fiscale, qui, très applaudi à l'extrême-gauche et à gauche, rappela que le parti radical entendait, avant tout autre impôt, demander à l'impôt sur le revenu le maximum de ressources, et le rejet ou le retrait de divers amendements, l'ensemble du projet sur les douzièmes fut voté par 478 voix contre 1, celle de M. Accambray.

## AU SENAT

### Les orphelins de la guerre

Après l'adoption d'un projet relatif aux inventions intéressant la défense nationale, le Sénat a repris, hier, la discussion du projet concernant les orphelins de la guerre.

Au nouveau texte de la commission, M. Monis opposait un contre-projet sur les conséquences de l'adoption duquel M. Viviani, garde des Sceaux, fit quelques réserves, demandant au Sénat d'en retenir seulement l'article premier, qui porte que la France « adopte » les orphelins de la guerre, et la disposition qui donne aux pupilles de la nation la priorité, à titres égaux, pour les fonctions et emplois publics.

La commission s'étant rangée à cet avis, le Sénat fit de même et adopta l'article premier de M. Monis, les articles 3 à 5 de la commission et l'article 6 du contre-projet Monis avec trois amendements de M. Jénouvrier.

La discussion reprendra jeudi prochain.

## “EXCELSIOR” RÉTRIBUE les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

## LA VIE INTELLECTUELLE

### “La Divine Tragédie”

par HENRI BATAILLE

M. Henry Bataille, qui a mis tant de poésie dans son œuvre dramatique, se retrouve aujourd'hui poète très volontiers. Il semblait qu'il n'écrivit pas jadis tous les poèmes qu'il voulait écrire. Mais maintenant, la guerre ayant transformé aussi toutes les conditions de la vie littéraire, l'auteur de la *Chambre blanche* et du *Beau Voyage* devient, avec une sorte de complaisance heureuse, l'auteur de la *Divine Tragédie*. Qui ne s'est demandé si les événements grandioses et pathétiques des temps contemporains renouvelleraient la poésie ou révéleraient un poète? Il n'y a pas lieu de donner encore la réponse. Beaucoup de jeunes gens, aujourd'hui obscurs et fiers, qui peut-être chanteront demain des chants immortels...

L'originalité, du moins, de M. Henry Bataille — et c'est une originalité que personne ne lui dispute jusqu'à présent — consiste à considérer la guerre comme le sujet d'une vaste épopée poétique. Les poèmes qu'il lui consacre ne sont pas seulement le cri passager d'un cœur momentanément ému. Ils forment une suite. Ils traitent une question : la question immense de la guerre et des drames infiniment émouvants qu'elle suscite dans toutes les âmes. Et le projet de M. Henry Bataille est plus simple encore qu'on ne pourrait croire d'abord, puisque ce livre au titre gigantesque et sublime : la *Divine Tragédie*, n'est qu'un début. « Le livre achevé et définitif paraîtra quand le rideau se sera abaissé sur le dernier acte de la Tragédie que l'humanité a entrepris de vivre en ce temps : et alors seulement le titre choisi, la *Divine Tragédie*, justifiera de façon plus explicite et plus complète son dessein qui est, comme celui du livre entier, de poursuivre en les unissant, à travers les événements qui se déroulent, les deux forces : humaine et divine, sur quoi se fondent l'effort et les entreprises de tous les peuples de l'Histoire; les deux faces confondues de l'homme et de la divinité; le sens humain dans ce qu'il a d'éternel et le sens divin tel qu'il nous parvient après son périple à travers les siècles. » Il est bon que les poètes expliquent leurs projets. Il serait meilleur, sans doute, qu'ils les expliquassent plus clairement.

Quoi qu'il en soit, M. Henry Bataille a voulu faire un grand effort de grand poète. Il n'a négligé aucun des aspects du drame incomparable que le sort imposait aux hommes :

Je n'étais pas fait pour vos gloires,  
Sombres choses de la Patrie.  
Mais l'âme humaine a son histoire,  
Son théâtre et sa tragédie...  
Et le destin le plus tragique  
Que la vieille âme ait supporté  
Vient de percer à coups de pique  
L'alle expirante de Psyché!

Parfois Henry Bataille s'adonne à une poésie narrative qui ne veut être que simple, et qui est si simple en effet, et comme familière! Et il raconte des histoires toutes naturelles de tendresse et de larmes, d'héroïsme et d'escrime. Et la sensibilité la plus vive et la plus loyale s'épanche en ces récits d'une forme commune, je ne dirai pas triviale ou vulgaire, mais systématiquement prosaïque en tout cas. Honnête poésie qui rappelle à s'y méprendre la poésie de François Coppée, et jusqu'au petit épicière de Montreuil :

Près de la grande armoire où sont les pommes mûres,  
Dans la salle à manger aux volets entr'ouverts,  
La mère range et vaque. A côté des couverts,  
Elle met des biscuits, un pot de confitures.  
On dirait qu'elle fait le moins de bruit possible  
Pour ne pas déranger des rires, sous la feuillée.  
Qu'on perçoit au dehors... La voix jeune et flexible  
D'une femme commande aux enfants : « Que l'on cueille  
Juste ce qu'il faudra... pas plus... cinq ou six fruits... »  
Et c'est le plus banal des tableaux de famille.

L'essentiel est, sans doute, que l'émotion circule en ces poèmes qui ne prétendent point au lyrisme dévergondé. L'émotion y circule, en effet, abondante et forte, et vraiment humaine. Il faut considérer ou comme un effet de l'habileté louable d'un artiste qui s'adapte aux événements et aux sujets, ou bien comme un effet des événements eux-mêmes sur une âme sensible entre toutes, que l'émotion soit à ce point franche et saine, et de bonne qualité bourgeoise, si je puis dire, en ces poèmes de guerre.

Peut-être bien qu'après cela, l'éloge trouble et emporté de la mort rédemptrice semblera mal d'accord avec cette humanité sensible, raisonnable et vaillante. *Vanitas vanitatum!* Ce sacre de la mort est littérature. Il n'est que littérature. Il déconcerte les lecteurs les plus dociles aux poètes. On peut lire passionnément les poètes et ne pas être incapable de réflexion. Nous accepterons difficilement que la mort soit belle en soi, et qu'en outre elle ait, selon les vers d'Albert Samain : la suprême beauté de ne servir à rien... Qu'un esthète un peu fatigué et qui n'est pas contraint à appliquer d'urgence ses théories célèbre la beauté de la mort et se flatte de sacrifier bénévolement à cette beauté-là, nous n'en sommes pas très choqués. Nous faisons la part des choses et des exigences de la fausse littérature. Mais il me paraît que Henry Bataille n'est pas très éloigné de blasphémer lorsque

pour vanter l'héroïsme du soldat tombant pour le pays, il adresse à la Mort ces bonnes paroles :

Je t'écris qu'il n'y a de mort que sans limite,  
Et ce n'est qu'en l'aimant pour rien qu'on te mérite!  
Pour rien, pour la mort même et parce qu'elle est belle,  
Le soldat le sait bien, lui, lui qui meurt pour elle.  
Il ne demande pas la raison du mystère.  
On lui dit de mourir. Il croit qu'il faut le faire,  
Et quand il meurt, il est content de l'avoir fait!

Combien plus poignant — parce que plus vrai — le poème du soldat de 1915! Sans souci de se contredire, Henry Bataille nous montre maintenant un soldat qui n'aime point la mort pour elle-même et parce qu'elle est belle, qui sait bien que la mort est laide :

Mais que savoir la mort triste et laide n'empêche  
Nullement de mourir le premier sur la brèche,  
Hautain, plein de mépris pour tant d'insanité,  
Ce penseur qui rente la guerre fratricide.

Et voilà le soldat de 1915, dont Henry Bataille redit tout le grand idéal et l'héroïsme obstiné en un poème singulièrement vigoureux et vibrant. Et toute la beauté du livre d'Henry Bataille vaut de ce qu'il a su y exprimer toute la beauté moderne du dévouement sublime dont le soldat français donne consciemment l'inoubliable exemple. Et même si l'œuvre est disparue en son inspiration, même s'il y a des dissidences étranges en ces poèmes, l'œuvre est noble et pure, elle est poétique dans la mesure où elle est humaine et elle a voulu être grande à l'égal des événements.

J. Ernest-Charles.

## Petite gazette de la Comédie

La Comédie déploie en ce moment une telle activité que j'en suis à peu près réduit à la simple et sèche notation des faits essentiels.

Mardi : *Mademoiselle de La Seiglière*. Le départ prématuré, ou plus rigoureusement le renvoi injustifié de Mlle Du Minil rend disponibles un certain nombre de rôles. La très intéressante artiste a été remplacée par Mme Simone Damaury dans Béline du *Malade imaginaire*; Mme Suzanne Devoyod joue ce soir pour la première fois la baronne de Vaubert dans la célèbre comédie de Jules Sandeau. Mise avec beaucoup de goût, jeune d'aspect dans ses deux costumes, Mme Suzanne Devoyod corrige ce qu'il y a d'ingrat dans le rôle par la noblesse de son allure; elle traduit avec netteté l'égoïsme féroce de l'amour maternel, et sa physionomie, subitement durcie quand elle sent les intérêts de son fils compromis, s'éclaire bientôt d'un sourire dissimulateur, véritable masque sous lequel elle continue à lutter pour « son petit ». Jacques Guilhaume n'avait point paru à la Comédie depuis les premiers jours de février 1915; il « rentre » dans Raoul de Vaubert, que Fresnay (mobilisé avec la classe 1917) avait joué aux dernières représentations avec une émotion si touchante.

Mercredi : Mlle Piérat, après quelques jours de maladie, fait une brillante rentrée dans la *Marche nuptiale*. L'interprète de Grâce de Plessans exprime toute l'émotion et toute la poésie du personnage. Devant cette interprétation on éprouve la sensation ressentie en présence d'une étude de la nature vue au travers de l'âme d'un grand artiste.

Jeudi : Rude journée! Commencée à 1 h. 30, la matinée se termine à 6 h. 15; la soirée dure de 8 heures à 11 h. 35!... Le spectacle de l'après-midi est presque entièrement consacré à Alfred de Musset. Après quelques fragments de *A quoi rêvent les jeunes filles*, gentiment débités par Mlles Valpreux et Li-fraud — et suivis de la reprise des *Brebis de Panurge*, de Meilhac et Halévy, jouées avec esprit par Mlle Berthe Cerny; un peu lourdement par H. Mayer, très plaisant, mais tout de même un peu trop « naïf »; agréablement par Mme Colonna Romano, qui succède à Mme Géniat, et serait tout à fait charmante si elle consentait à se vêtir d'une façon moins bizarre — nous avons assisté à la reprise des *Caprices de Marianne* et à *Il ne faut jurer de rien*. Nous retrouvons le même spectacle jeudi prochain et je vous dirai tout le bien que je pense de Raphaël Duflos, Siblot, Croué et de Mlle Cécile Sorel. Je constate aujourd'hui le très vif succès — souligné par deux rappels — des nouveaux interprètes de Cœlio et d'Hermia : Le Roy et Mlle Dux, qui succèdent à Dessonnes et à Mlle Du Minil.

Le soir, dans la *Médecine malgré lui* avec Croué, Siblot, Rocher, Mmes A. de Chauveron, J. Faber et Li-fraud, deux pensionnaires « rentraient » : Ravet, qui n'avait point paru à la Comédie depuis le 10 décembre 1914, reprenait Valère; Denis d'Inès, appelé fin mars 1915, jouait Lucas qu'il n'avait interprété qu'une fois, à un gala, le 17 janvier 1915; il y est fort amusant, mais un peu « Joerisse », de silhouette surtout. *L'Augusta*, représentée ensuite, vaut quatre rappels aux interprètes de M. René Fauchois, Mlle Piérat en tête.

*Boubouroche*, donné en fin de spectacle, retient tout le monde, malgré l'heure tardive. Denis d'Inès — cette fois parfait — Guilhaume, Dufresne, Barral, prennent possession des rôles du Vieux Monsieur, d'André, de Fouettard, de Potasse, précédemment tenus par Siblot, Dehelly, Garay et Reynal. Bernard est acclamé dans le protagoniste, très joliment, très spirituellement secondé par Mme Lara.

Emile Mas.



## En Mésopotamie. — L'action continue, intense, aux abords de Kut-el-Amara



CAMPMENT BRITANNIQUE PRÈS DE KUT-EL-AMARA



LE TOMBEAU DU PROPHÈTE EZDRA AU BORD DU TIGRE



UNE RUE DE KUT-EL-AMARA



LES BORDS DU TIGRE A KUT-EL-AMARA

La lutte continue à être très chaude en Mésopotamie, où la colonne du général Townshend reste assiégée dans Kut-el-Amara. La colonne de secours, commandée par le général Aylmer, n'est plus actuellement qu'à 35 kilomètres de cette ville, sur les bords du Tigre, où elle vient d'avoir avec les troupes turques des rencontres très vives.



## THÉÂTRES

**L'Opéra-Comique.** — Ainsi que nous l'avons annoncé, l'Opéra-Comique prépare, pour le mercredi 12 avril, une grande représentation de gala au bénéfice des Œuvres de Guerre de la France Africaine, sous le patronage de l'Algérienne, société de visites et de secours aux blessés africains, avec un programme des plus brillants, qui comprendra entre autres :

Un acte de *Manon* (Mlle Edmée Favart, MM. Fontaine, Jean Pélrier); un acte de *Carmen* (Mlle Marthe Chenal, MM. Darmel, Henri Albers). La première représentation de la reprise de *Phryné*, opéra-comique en deux actes de M. Augé de Lassus, musique de M. Camille Saint-Saëns, avec Mlles Marydorska dans le rôle de Phryné, Brothier (Lampito), MM. Allard, Paillard, Mesmaecker, etc. A l'occasion de cette reprise, l'illustre maître a bien voulu accepter de diriger lui-même l'orchestre.

Le public aura également la primeur d'un ballet nouveau, *Lumière et Papillons*, musique de Mme d'Urgel, réglé par Mme Marquitta, et qui sera dansé par Mlles Sonia Pavloff, Dery et tout le corps de ballet.

Pour finir, la *Marseillaise*, interprétée par Mlle Marthe Chenal et les chœurs.

Ce soir, à 7 h. 1/2, *Carmen* (Mlles Brohly, Vaultier, MM. Lheureux, Vaur, Mlle Sonia Pavloff).

Dimanche, matinée à 1 h. 1/2, *Louise* (Mlle Suz. Cesbron, Sorel, MM. Darmel, Henri Albers, etc.). Soirée à 8 h. 1/4, *la Tosca* (Mlle Marthe Chenal, MM. Mario, Jean Pélrier).

Jeu, matinée à 1 h. 1/2, *Manon* (Mlles Marydorska, MM. Paillard, Jean Pélrier, Allard, Mlle Sonia Pavloff).

Samedi 25, soirée à 7 h. 1/2, *Aphrodite* (Mlle Marthe Chenal, M. Darmel, etc.).

**Aux Matinées Nationales.** — Dimanche prochain, à 3 heures, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, 23<sup>e</sup> Matinée Nationale avec le concours de Mlle Yvonne Gall et M. Henri Fabert, de l'Opéra, qui chanteront des œuvres de Gabriel Fauré, Borodine, Moussorgsky, Paul Vidal et Henri Büsser, Mlle C. Mutel et M. Léon Second, de l'Opéra, joueront une scène des *Erynnés*, de Leconte de Lisle et J. Massenet.

M. Ricardo Vinès exécutera le *Concerto* pour piano et orchestre, de Rimsky-Korsakow. C'est M. Léopold Mabilieu, président de la Fédération Nationale de la Mutualité de France, qui fera l'allocution, et M. Henri Raband conduira l'orchestre de la Société des Concerts, qui interprétera la *Symphonie en ré*, de Beethoven; *Titanis*, de Georges Hée, etc., etc.

**Aux Capucines.** — Le théâtre des Capucines donnera demain dimanche, à 2 h. 1/2, une matinée de son nouveau spectacle, *Paris aux quinquets*, la triomphale revue de M. Michel Carré; le *Successeur*, l'amusante comédie de M. Robert Dieudonné, et *Devant le rideau* le délicieux prologue de M. Georges Davize, avec toute la brillante interprétation : Mlles Alice Bonheur, Mérindol, Berns, Carel, Jardy, Dally, Calvet et Yane Exiane, MM. Berthez, Grouillet, A. Lamy, Derblay, Bellon, etc.

## SAMEDI 18 MARS

**Comédie-Française.** — A 1 h. 30, *Horace*, *le Barbier de Séville*. A 8 heures, *les Brebis de Panurge*, *l'Humble offrande*, *la Princesse Georges*.

**Opéra-Comique.** — A 7 h. 30, *Carmen*. Odéon. — A 1 h. 30, *la Partie de chasse d'Henri IV*. A 7 h. 30, *l'Assommoir*.

**Théâtre Antoine.** — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

**Ambigu.** — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

**Apollo.** — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.

**Athénée.** — A 8 h. 30, *le Coq en pâte*.

**Bouffes-Parisiens.** — A 8 h. 30, tous les soirs, *Kit* (Max Dearly).

**Capucines** (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue; le *Successeur*, *Devant le rideau*.

**Châtelet.** — A 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.

**Cluny.** — A 8 h. 30, *Coquin de printemps*.

**Déjazet.** — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.

**Gaité-Lyrique.** — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

**Grand-Guignol.** — A 2 h. 45 et à 8 h. 45, *le Cyclope*; *la Maison dans la brume*; *le Court-Circuit*; *l'Homme qui fut aimé*.

**Gymnase.** — A 8 h. 45, *la Layette ou une famille de cabochards*.

**Théâtre Michel.** — A 8 h. 30, *Quand les cigognes reviennent*, *le Carnaval de Puce et Placé* et *Mam'zelle Carmen*.

**Porte-Saint-Martin.** — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

**Théâtre Réjane.** — A 8 h. 30, *le Bon Juge*; 1914-1917.

**Palais-Royal.** — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit* : « J'en f... ».

**Renaissance.** — A 8 h. 30, *Rip*.

**Théâtre Sarah-Bernhardt.** — A 8 heures, *la Tour de Nestlé*.

**Trionon-Lyrique.** — A 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*.

**Variétés.** — A 8 h. 30, *le Dindon*.

**Vauvilliers.** — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

**MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS**

**Olympia** (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.

**Gaumont-Palace.** — A 8 h. 20, *les deux mille blondes du père Dubreuil*; *la Défense de Verdun*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. Marc. 16-73.

**Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace** (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

**Omnia-Palace.** — *Blessure d'amour*; *les Mystères* (16<sup>e</sup> épisode); *Défense de Verdun*; *les Pirates de l'air*.

**Folies-Dramatiques-Cinéma.** — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

**Tivoli-Cinéma.** — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Défense de Verdun*, *les Mystères de New-York*.

## COURS ET CONFÉRENCES

## « La France en Orient »

Quelle sera, ou tout au moins quelle devrait être la situation qui sera faite à la France en Orient après la guerre ? Tel est le sujet traité hier à la Société des Conférences par M. Gaston Deschamps, ancien élève de l'Ecole Française d'Athènes.

Cette étude paraîtra *in extenso*, illustrée, dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assuré le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

Une conférence de M. Robert Pinot, secrétaire général du Comité des Forges de France, sur les *Industries métallurgiques et la guerre*, aura lieu le lundi 20 mars, à 8 h. 1/2 précises du soir, à l'Ecole libre des Sciences politiques, 27, rue Saint-Guillaume.

M. Camille Fidel, secrétaire de la Ligue Coloniale Française, fera au Collège Libre des Sciences Sociales, 28, rue Serpente (6<sup>e</sup>), une série de conférences sur *l'Expansion italienne d'hier et de demain*, les mercredis suivants, à 5 h. 1/2 : 22 mars, *Avant la guerre*; 29 mars, *Trentin et Frioul*; 5 avril, *Trieste, Istrie, Fiume*; 12 avril, *Dalmatie, Albanie*; 19 avril, *Méditerranée, Orient, Afrique*.

Aujourd'hui samedi 18 mars, à 8 h. 3/4, à la Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, conférence de M. Labry, agrégé des Lettres, sur : *la Bulgarie*.

## BLOC-NOTES

## CERCLES

— Le commandant Whalley a été admis, à titre temporaire, au scrutin de ballottage du cercle de l'Union artistique. Les parains étaient MM. Truelle et du Chayla.

## MARIAGES

— Dans l'intimité vient d'être célébré le mariage de Mlle Georgette Marcel, fille de M. Jules Marcel, conseiller du commerce extérieur de la France, et de Mme, avec M. Emile-André Fechner, sous-lieutenant au 354<sup>e</sup> régiment d'infanterie, décoré de la croix de guerre.

Les témoins étaient, pour la mariée, à la mairie : M. Henry Marcel, commandeur de la Légion d'honneur, directeur des musées nationaux, son oncle, et le capitaine Pierre Marcel, son frère; à l'église : notre confrère M. René Benoist et Mme Andrée Fourier, ses oncle et tante; pour le marié : Mme Delcassé et Mme André Pavie, sa sœur.

## DEUILS

## Nous apprenons la mort :

Du docteur Gilbert Ballet, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, médecin des hôpitaux et de l'Asile clinique, vice-président de l'Association des médecins de la Seine, officier de la Légion d'honneur. L'inhumation aura lieu à Ambazac (Haute-Vienne), dans l'intimité.

De M. Jules Rondenot, décédé à Villers-Falrey (Jura), âgé de quatre-vingt-deux ans, beau-père de M. Charles Dornier, professeur au lycée Henri IV, du 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie au front.

De M. Maurice Romberg, industriel à Paris.

## La Bourse de Paris

DU 17 MARS 1916

Excellente séance aujourd'hui, à tous points de vue. Les transactions ont été plus actives au parquet, notamment, et des plus-values intéressantes sont à relever, dans un certain nombre de compartiments. Du côté de nos rentes, le 3 0/0 perpétuel passe de 61,95 à 62,05, en même temps que le 5 0/0 se raffermi à 88,25. Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure se retrouve à 92; Russe 1909, 75,40; 1914, 86,40.

Parmi les établissements de crédit, la Banque de France s'avance à 4,550, le Crédit Lyonnais à 1,003. Des progrès appréciables sont également à relever aux grands Chemins français, sur le Nord à 1,160, le P.-L.-M. à 975, l'Est à 745. Très bonne attitude des lignes espagnoles, où nous laissons le Nord-Espagne à 421, le Saragosse à 412.

Aux cuprifères, le Rio s'avance à 1,745.

En banque, la de Beers gagne environ 4 points à 304. Valeurs russes bien tenues.

## COURS DES CHANGES

Londres, 28,14; Suisse, 113 1/2; Amsterdam, 251 1/2; Pétersbourg, 190 1/2; New-York, 596 1/2; Italie, 89; Barcelone, 568.

## LES SPORTS

## CYCLISME

La dernière réunion du Championnat d'Hiver. — Après dix réunions successives, clôture demain matin vers 9 heures. Voici le classement actuel :

1. Hiff, 25 points; 2. Marcel Puech, 27 p.; 3. Eugène Oura, 30 p.; 4. Paulo Mayer, 31 p.; 5. Johay et Trébis, 32 p.; 7. Earith, 33 p.; 8. Germain, 37 p., etc.

**Dernière épreuve du Prix René-Michel.** — Demain matin, au vélodrome d'Hiver, à 8 h. 1/2, avant que ne se courre le Championnat d'Hiver, se disputera la finale du Prix René-Michel. Depuis quatre mois, neuf éliminatoires successives de cette course ont qualifié chacune un homme; la finale de dimanche groupera neuf jeunes champions, dont voici les noms : Trébis, Mantel, Mayer, Johay, Hiff, Puech, Huet, Fortier et Oura.

## FOOTBALL ASSOCIATION

**Rencontres de demain.** — Stade Français (1) c. Army Service Corps (1), à 3 heures, au parc de La Faisanderie.

C.A. de Paris (1) c. U.S. Suisse (1), à 2 h. 30, à Saint-Ouen, 58, rue de La Chapelle.

C.A. de Vitry (1) c. Red Star A.C. (1), à 3 heures, à Vitry.

C.A.S. Générale (1) c. C.S. Parisien, à 3 heures, à Auteuil.

A.S. Française (1) c. A.S. Française (2), à 2 h. 30, au Chevaleret.

Raincy Sports (1) c. S.A. Parisienne (1), à 2 h. 30, aux Coquetiers.

**La Coupe de l'Espérance.** — Stade Français (1) c. Sporting (1), à 3 heures, au Parc des Princes.

## AVIATION

**Réception intime à l'Aé.C.F.** — Dans les salons de l'Aé.C.F., M. H. Deutsch (de la Meurthe), président, a félicité hier, au cours d'une réunion intime, le sous-lieutenant aviateur Ducas, qui vient de se couvrir de gloire en Serbie et en Grèce.

La fête de famille était rehaussée par la présence du général Bailloud, président de l'Aéronautique de France, de passage à Paris, toujours aussi alerte et aussi plein de confiance en la victoire finale.

Paraît aujourd'hui le fascicule 3

## LA FRANCE HÉROÏQUE ET SES ALLIÉS

Par Gustave GEFFROY, Léopold LACOUR, Louis LUMET

Le plus bel ouvrage publié actuellement sur la guerre

PRIX DU FASCICULE : 1 FRANC

La souscription au prix de faveur sera close le 31 Mars prochain

On souscrit chez tous les libraires et

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS

Prospectus spécimen illustré franco sur demande

**SAVON TRICAP**  
SANS RIVAL  
POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU



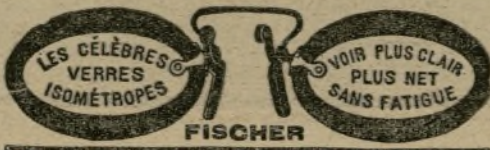
Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS  
le prix-courant gratis  
des Timbres-poste de  
Guerre à

Théodore CHAMPION  
13, rue Drouot, Paris

CAISSES

démontées sont livrées promptement  
p. la S. A. ci-devant Fabr. de CAISSES,  
à ZOUG (Suisse). Indiquer mesures  
intérieures, épaisseur du bois, etc.

12, B<sup>d</sup> DES CAPUCINES

Réparations immédiates

APRÈS et ENTRE les REPAS

**PASTILLES  
VICHY-ÉTAT**

HYGIÈNE

de la Bouche et de l'Estomac

La Pochette **0,50** toutes  
Pharmacies

EXIGER MARQUE VICHY-ÉTAT

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.



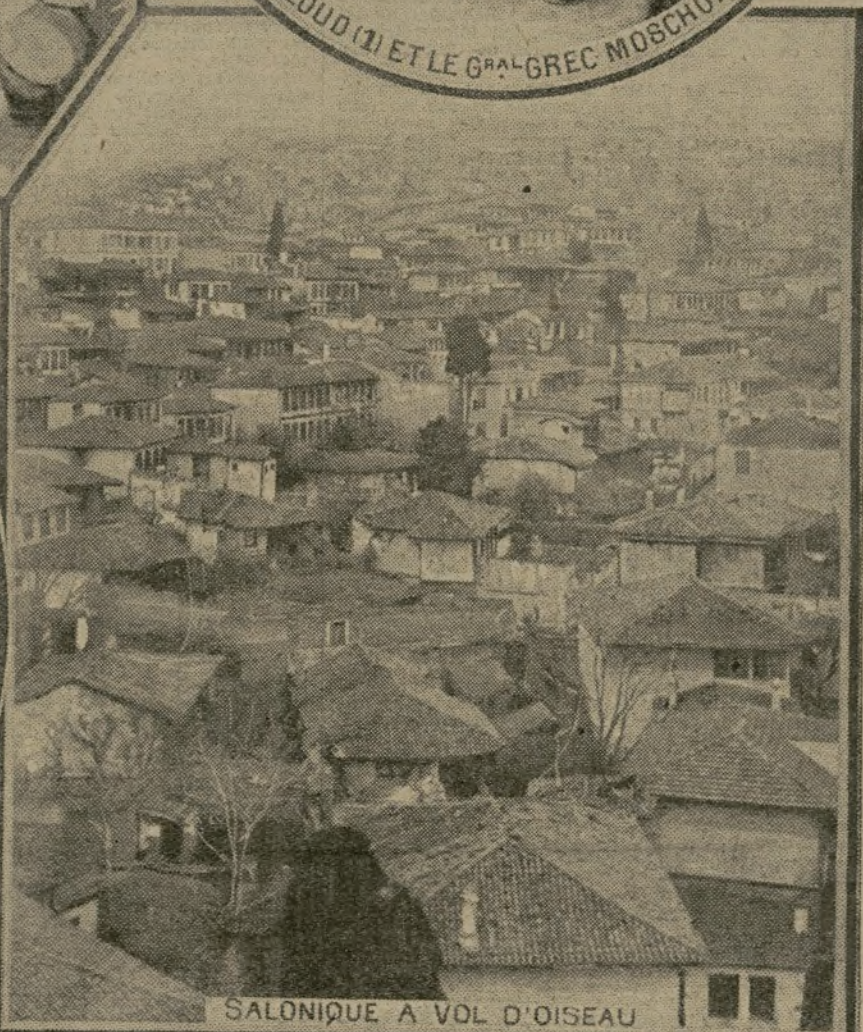
# SALONIQUE ATTEND LES ÉVÉNEMENTS...



CONCERT DONNE PAR UNE MUSIQUE MILITAIRE ANGLAISE

LE G<sup>AL</sup> BAILLOUD (1) ET LE G<sup>AL</sup> GREC MOSCHOPOULOS (2)

UN CIMETIERE TURC DANS LA BANLIEUE DE SALONIQUE



SALONIQUE A VOL D'OISEAU



CAMP DES ROYAL-ENGINEERS



ABRIS FRANCAIS DE SECONDE LIGNE

En attendant l'offensive « promise » par l'ennemi, les troupes de Salonique apportent des perfectionnements au camp retranché de Salonique, et y vivent l'existence de garnison — sur le pied de guerre — avec les distractions du cinéma, de la musique militaire, des jeux et des sports.